

2
RECUEIL
DES PIÉCES
LÜES
DANS LES SÉANCES
PUBLIQUES ET PARTICULIERES
DE
L'ACADEMIE ROYALE
DE NISMES.



M. D C C. LVI.

1844

1844

1844

1844

1844

1844

1844

1844

1844

1844

1844

1844

1844



RECUEIL DES PIÈCES
LUES
DANS LES SEANCES
PUBLIQUES ET PARTICULIERES
DE L'ACADEMIE ROYALE
DE NISMES.

ODE.

A Monseigneur l'Evêque de Nismes,

*Par Mr. B***.*

Orgueilleux émule d'Orphée
Je tente de nouveaux accords,
Les bois verdoyans du Riphée
Partagent déjà mes transports.
Aux airs pénétrans de ma lyre
Tout s'émeut, tout vit, tout respire,
L'Univers est plein de mes sons;

Le Dieu des arts lui-même avouë ,
 Et le grand homme que je louë ,
 Et les écarts de mes chansons.

Si les deffauts font une dette
 Que l'on paye à l'humanité ,
 Pardonnons à qui les rachette
 Par une sublime beauté :
 Qu'au fameux chancre de la Grece
 Les Aristarques du Permesse
 Reprochent un léger sommeil :
 Sa Muse en merveilles féconde ,
 Franchissant les remparts du monde ,
 Est dans l'Olimpe à son reveil.

Aux siècles livrés aux ténébres
 Succèdent les siècles brillants ;
 Le regne des hommes célèbres
 Devient le regne des talens.
 Pour le beau ta grande ame née
 Remplit sa haute destinée ,
 Prélat , tu ranimes les arts :
 Le temple de la gloire s'ouvre ,
 Et mon œil ravi te découvre
 Assis au milieu des Césars.

Phébus d'une même couronne ,
 Noble prix des sublimes cœurs ,
 Ceint les Favoris de Bellonne ,
 Les Sçavans , & leurs Protecteurs.

Agrippa deffend l'Aufonie ,
 Mécene soutient le génie ,
 Virgile touche un luth vanté ;
 Agrippa , Virgile , Mécene ,
 Dans le même char qui les traine ,
 Volent à l'immortalité.

Vole avec eux & sur leurs traces ;
 Par le Dieu du goût ennobli ,
 Ton nom bravera les disgraces
 Des noms condamnés à l'oubli.
 En vain sous la Parque funeste
 Colbert tombe , sa gloire reste ;
 Les arts le vengent des destins :
 Despreaux , que Phébus fuscite ,
 Arrache Colbert au Cocyte ,
 Et l'offre vivant aux humains.

Parois , revis noble pouffière ,
 Segulier dont les soins bienfaisans ,
 Ouvrirent jadis la carrière (a)
 Aux amateurs des arts naissans ;
 Ce temple que tes mains dresserent ,
 Et que les hivers renverserent ,
 Sort aujourd'hui de ses débris :
 Tu renaïs , docte Aréopage ,
 Un grand homme soutient l'ouvrage
 Qu'un grand homme avoit entrepris.

(a) M. de Segulier Evêque de Nîmes fut le Protecteur de l'Académie , dès qu'elle fut établie.

Bientôt par de sçavantes veilles
 Rachetant un trop long sommeil ,
 Les arts enfantent des merveilles ,
 La gloire a marqué leur reveil.
 Déjà sur les bords d'Aréthuse
 Le Poëte de Siracuse
 Des bergers dessine les jeux :
 Près du Xante l'illustre Homère
 D'Achille reedit la colère ,
 Stéfichore chante les Dieux.

Et moi laissant les vaines règles
 Que suit un didactique auteur ,
 Je prens l'effor hardi des aigles ,
 Et je crayonne un grand Pasteur.
 Placé sur le trône du temple ,
 A la parole il joint l'exemple ,
 Le zèle soutient ses travaux :
 Illustrant le siècle où nous sommes ,
 Il nous offre plusieurs grands hommes
 Réunis dans un seul héros.

Mais dans la foule lumineuse
 Des vertus qui te rendent grand ,
 Prélat , ta bonté généreuse
 A mes yeux tient le premier rang.
 Oui , c'est elle qui sur le trône
 De fleurs & d'olives couronne
 Les Titus & les Antonins :
 Elle dont la main secourable

Te dresse un monument durable
 Dans le cœur de tous les humains.

Le nom, la valeur, la puissance
 N'ont qu'une trompeuse splendeur;
 C'est la bonté, c'est la clémence,
 Qui des héros fait la grandeur.
 Dans les horreurs de la tempête,
 Dieux puissans, tonnés sur ma tête,
 Votre foudre peut m'allarmer:
 Si vous exigés ma tendresse,
 Quittez la flâme vengereffe,
 Vos bienfaits vous feront aimer.

O toi, que les destins propices
 Reservoient pour ces derniers tems,
 De ton peuple fois les délices,
 Sois le protecteur des savans.
 Des Muses long-tems fugitives,
 Que tu ramènes sur ces rives,
 Deviens le plus ferme rempart:
 Soutiens à jamais leur querelle,
 Et vers l'Olimpe qui t'appelle,
 Prélat, ne t'envole que tard.

Ainsi dans un accès lyrique
 Ma Muse célèbre un héros,
 Et brave l'injuste critique,
 L'envie & mes pâles rivaux:
 Lâches que le beau désespère,

Dans le soleil qui les éclaire
 Une tache les rejoûit :
 Mais insensible à leur injure ,
 Couvrant de feu leur tête impure ,
 L'astre roule & les ébloûit.

DISCOURS

DE REMERCIMENT,

De M. de Massip , Avocat du Roi.

*Prononcé dans l'Assemblée publique de l'Académie
 Royale de Nîmes , le 4. Janvier 1753.*

MESSIEURS.

LA faveur que je reçois aujourd'hui
 n'étoit-elle pas déjà assez grande par
 elle-même ? faut-il que toutes les circon-
 stances qui l'accompagnent, en réhaussent
 le prix ! Non contents d'avoir fait naître
 en moi l'ambition de devenir votre Con-
 frère , d'avoir enhardi des desirs que la
 connoissance du peu que je vaux auroit
 toujours reprimés , vous avez encore
 voulu rendre cette faveur publique , en
 ne m'ouvrant l'entrée de ce Temple des
 Muses qu'en ce jour solennel qui fera à
 jamais célèbre dans vos fastes.

Ma reconnoissance , Messieurs , est donc si juste , qu'elle m'a d'abord aveuglé au point de ne sentir , de n'être touché que de la douceur de la faire éclater aux yeux de cette Assemblée , sans trop considérer que c'étoit mettre dans un plus grand jour la disproportion qui se trouve entre la grandeur du bienfait , & celui qui le reçoit.

En effet , Messieurs , en m'associant à vos travaux littéraires , vous ne m'avez pas communiqué vos talens , & quelque habitude qu'ait pu me donner le long exercice d'un ministère singulièrement consacré à la parole , je sens trop combien je suis éloigné d'atteindre à cet art heureux qui par elle fait plaire à l'esprit , maîtriser le cœur , & qui est le fruit le plus précieux du génie. Mais si ma crainte d'avoir tout sacrifié au sentiment est en ce jour bien fondée , votre propre choix me rassure pour l'avenir ; il me met à portée de vous étudier de plus près , si je ne puis vous imiter que de loin , de trouver dans vos discours , dans vos doctes exercices , dans cet assemblage de lumières portées dans un dépôt commun , des secours toujours présens & des modèles à suivre dans tous les genres ; avantages inestimables qu'on ne ren-

contre réunis que dans les Sociétés littéraires si propres à exciter l'émulation , à polir le langage , à perfectionner les sciences & les arts. Ce fut le grand objet de l'établissement de cette fameuse Académie Françoisse , qui se forma par les soins & sous les auspices d'un grand Ministre qui fut le prodige de son siècle. Heureuse époque de la renaissance des lettres dans le Royaume. Notre Ville , Messieurs , qui dans tous les tems a donné d'illustres Sujets à la République des lettres , ne fut pas des dernières à suivre l'exemple de la Capitale : portée d'une noble émulation , secondée par le zèle d'un savant Prélat , elle vit former dans son sein , sous le sceau de l'autorité royale , une Compagnie d'hommes choisis dont les talens distingués firent honneur à la patrie : & comme cette foible lumière du matin dissipe les ténèbres & annonce le jour qui doit la suivre , son digne Successeur l'illustre Flechier , dont le seul nom vaut le plus bel éloge , perfectionna un ouvrage que son Prédécesseur n'avoit guères qu'ébauché. Avec un pareil Protecteur que ne pouvoit point se promettre cette Académie ? Il sembloit avoir communiqué son zèle , ses lumières, & une partie de ses grands talens

à tous ceux qui la composoient : sa réputation perça bientôt les Provinces les plus reculées , & si elle lui fit d'abord des envieux , elle lui mérita une association glorieuse (*a*) qui lui donna la noble hardiesse d'aspirer sur les pas de son aînée à l'immortalité , & de faire entrer en concurrence de gloire ses palmes avec les lauriers d'Apollon.

A ces jours si brillans , à cet âge d'or succederent des jours moins heureux , pendant lesquels le goût pour les Lettres parut se rallentir , & même s'éteindre : la perte de ce grand homme , dont la réputation fera aussi immortelle que celle des Héros qu'il a célébré , jetta les esprits dans l'abattement , & consterna les Muses. Le Successeur de ses dignités , (*b*) j'ai presque dit l'héritier de ses talens , tenta de les rapeller de cette espèce de léthargie. Que de qualités ne rassembloit-il pas en lui pour y réussir ? Connoissance des hommes , justesse dans le discernement , délicatesse de goût & de sentiment , fécondité de ressources , aménité dans le commerce particulier , tout sembloit répondre du succès , mais le mo-

(*a*) L'Académie de Nîmes associée à l'Académie Française par les soins de Mr. l'Evêque Fléchier.

(*b*) Mr. de la Parisiere Evêque de Nîmes.

ment marqué dans toutes les choses sujettes à l'instabilité, n'en étoit pas venu.

L'expérience de tous les siècles nous a appris que les beaux arts ne sont jamais plus en honneur que sous le règne des plus grands Princes, nous devons donc nous promettre de les voir plus que jamais cultivés à l'ombre d'une glorieuse paix que les victoires les plus signalées ont préparée, & qui est le fruit de la profonde sagesse de notre auguste Souverain: cette attente ne fut pas vaine, l'amour des sciences, le goût de la belle littérature qui rassembla vos premiers Académiciens furent comme la première aurore du beau jour que nous voyons; les succès les plus rapides suivirent de près, & cette Compagnie se vit bientôt remplie des plus dignes Sujets qui semblent s'être partagés comme de concert les diverses parties de la littérature: ils consacrent à l'envi leurs talens & le fruit de leurs veilles à la gloire de la patrie, & à l'honneur des lettres; la louable émulation de les cultiver, les progrès qu'elles font tous les jours ajoutent encore à l'honneur de les avoir rétablies.

Joüissés, Messieurs, d'une gloire que vous tirez de votre propre fond, qui doit vous être si chère & dont vous connoissez tout

le prix. Les Muses reconnoissantes vous préparent des couronnes , elles vous instruiront à les mériter en vous découvrant tous les secrets , toutes les richesses de l'art ; & en portant la gloire de cette Académie jusques dans les siècles à venir , vous rendrés cette Ville plus célèbre encore par vos productions , qu'elle ne l'est par ces magnifiques monumens restes de sa primitive grandeur.

Le digne Prélat qui veut bien vous servir de nouveau Mécène s'intéresse à vos succès , il aime vos exercices , il vous redonne en sa personne un pere qui répare heureusement vos anciennes pertes : sa présence m'impose une loi bien rigoureuse elle me force à supprimer le juste tribut d'éloges dû à ses vertus dans la crainte d'allarmer celle de toutes qui lui est peut-être la plus chère ; mais après tout que pourrois-je vous en dire qui ne fût bien au-dessus de ce que vous en pensés ? Sans parler des talens de l'esprit & de ces autres vertus plus solides qui illustrent l'Episcopat , qui d'entre vous n'admire cette noble simplicité si éloignée , si ennemie du faste , cette douceur de mœurs si propre à gagner les cœurs ; qui n'a éprouvé cette bonté , cette affabilité qui sans rien faire perdre à la dignité ne

laissent aussi jamais sentir ce que c'est que supériorité ? Quels motifs plus tendres , plus pressans , Messieurs , pour approcher avec confiance de cet azile respectable qu'il veut bien ouvrir aux Muses pour se rassembler ! elles y jouïront de cette tranquillité qu'elles aiment , & vos doctes , vos paisibles exercices n'y feront jamais interrompus que par les acclamations publiques ou les expressions redoublées de votre reconnoissance pour votre illustre Protecteur.

DISCOURS.

Combien il est nécessaire de soumettre l'imagination à la raison.

*Par Mr. G ***.*

L'Imagination sans le secours de la raison , n'est propre qu'à nous égarer , ou nous perdre ; pour se convaincre de cette vérité , il ne faut que jeter les yeux sur les désordres dont elle seule est la cause quand elle n'a d'autres conseils qu'elle même. C'est un aveugle qui s'obstine à marcher seul à travers mille périls qui l'environnent , malgré les chu-

tes fréquentes auxquelles il est sujet ; c'est un insensé qui aime mieux s'égarer dans le labyrinthe où il doit périr , que de recevoir le fil secourable qui pourroit le sauver en servant à diriger ses pas : rien pourtant ne nous importe d'avantage que de réduire l'imagination sous l'empire dont elle veut se soustraire ; notre bonheur dépend du pouvoir que la raison aura sur elle , il nous importe essentiellement de prêter à celle-ci nos plus fortes armes , afin qu'elle la subjugue & s'en rende maître. Quand ses droits seront assurés , nous n'auront point à craindre mille travers qui nous rendent & le fleau & le ridicule des sociétés ; nous n'éprouverons aucun égarement qui puisse devenir la source de nos malheurs & de nos regrets ; notre vie ne fera point sujette à ces vicissitudes qui entraînent quelquefois & la perte de nos biens , & celle de nos plaisirs : rien ne pourra plus la troubler ; oui , la raison nous fera jouir de tous ces avantages , & nous préservera de tous nos maux. Mais avant que d'aprofondir cette vérité, voïons si l'imagination est si coupable qu'on le suppose , & si elle pourroit nous bien conduire , sans le secours de la raison.

L'imagination ne reçoit ses impressions que des sens , nos sens sont presque tou-

jours trompeurs , ils ne voyent jamais les choses que relativement à nos inclinations & à nos intérêts ; doit-on être surpris si elle nous égare si souvent ? C'est un éclat qui brille , nous frappe & nous éblouit ; qui bien loin de servir à diriger nos pas , ne sert au contraire qu'à les précipiter plus sûrement ; c'est une émotion involontaire plus ou moins forte , plus ou moins durable , qu'un même instant voit naître & s'évanoûir ; c'est un feu qui s'allume dans nous & malgré nous , dont l'activité nous feroit presque toujours funeste , si on ne prénoit de justes mesures pour la modérer. Qu'on essaye de se laisser conduire par l'imagination , on la verra courir à pas précipités , s'embarasser dans le premier écueil ; & si elle n'est promptement secourue , elle échoûera bientôt à nos yeux ; Peut-elle agir autrement ? elle n'a ni principe ni règle , sa marche est toujours inégale , incertaine , toujours aux gages de nos passions , elle n'écoute que leur voix. C'est une inconstante , une légère , elle ne connoit ni ce qu'elle désire , ni ce qu'elle poursuit , ni ce qu'elle possède ; que peut-on attendre d'elle , que des désordres ?

La raison est cette lumière pure & naturelle

naturelle , qui nous a été donnée à tous , pour éclairer & conduire nos pas , qui nous fait connoître la vérité , qui démêle le vrai d'avec le faux , qui nous avertit de nos préjugés , qui les écarte afin qu'ils ne nuisent point à nos jugemens , qui nous sauve de l'imposture des passions & de tous les différens pièges qu'elles nous tendent fans cesse ; en un mot la raison est cette connoissance de nos devoirs , cet heureux discernement entre ce qui peut nuire à nos intérêts , à nos plaisirs , & ce qui peut nous rendre véritablement heureux.

La raison examine , compare , réfléchit ; l'imagination reçoit indistinctement & sans choix tout ce que les sens lui présentent ; l'une timide , mais éclairée , s'oppose fans cesse à tout ce qui peut troubler notre bonheur ; l'autre ne court qu'après le brillant & le chimérique ; celle-ci ne trouve de légitime que ce qui est conforme à nos devoirs , celle-là se laisse entraîner indifféremment par toutes fortes d'impressions ; aussi quand la raison ne l'éclaire pas de son flambeau , tous les pas qu'elle fait sont autant de chutes. N'en doutons point , l'imagination est la source de toutes nos erreurs , elle place elle-même sur nos yeux un voile im-

posteur qui nous dérobe la vraie lumière , nous ne voyons jamais les objets tels qu'ils sont : pourquoi ? parceque ce sont les passions elles-mêmes qui nous les offrent & qui nous en imposent sans cesse. L'imagination est un miroir fidelle qui réfléchit avec la dernière exactitude toutes les images qu'elles lui présentent ; toujours esclave de nos moindres mouvemens, toujours dupe des apparences , comment ne nous égareroit-elle pas ? Ses transports plus ou moins fréquens , son enthousiasme espèce d'yvresse où tous les sens participent , peuvent-ils lui donner assez de liberté pour comparer & examiner de près ses idées , pour former un jugement conforme aux lumières de la raison ? C'est un effort qu'on n'exigea jamais d'elle & dont elle ne fut jamais capable ; elle doit agir de concert avec la raison , c'est un droit qu'on ne peut lui ôter , elle le tient des propres mains de la nature , mais elle ne doit pas s'emparer d'une autorité qui ne lui fut jamais confiée & dont elle fait un si mauvais usage.

Dans les ouvrages d'esprit où elle nous est si utile lorsqu'elle est dirigée par la raison , est-elle en état de nous conduire ? Non sans doute : elle produira toute seule des traits hardis , des faillies heureuses ;

elle nous fournira abondamment toutes fortes d'idées , mais les placera-t'elle où il les faut ? Donnera-t'elle à chaque chose la nuance qui lui est propre ? Fera-t'elle observer l'ordre , la clarté , la précision nécessaire à tout ouvrage quel qu'il puisse être ? N'est-il pas à craindre que l'imagination ne préfere le brillant au solide , le fard à la beauté , le spécieux au vrai.

Quand on n'a d'autres lumières que celles qu'elle nous fournit , on s'éloigne presque toujours de l'aimable simplicité qu'inspire la nature ; & quoique l'Artiste doive souvent plus à son imagination qu'à son art même , s'il n'a point d'autre guide , il prendra pour merveilleux , ce qui ne sera que ridicule , il croira donner du grand & il ne donnera que du puérile.

Dans tous les jugemens de quels secours peut-elle nous être ? Combien de fois n'est-elle pas la cause de nos plus grandes fautes , que dis-je , des plus grands defordres qui arrivent dans la société.

Que le Chimiste suive tout ce que l'imagination lui inspire , qu'il vive s'il le veut de projets & de chimères , qu'il attende à tous les instans de voir naître dans son creuset une liqueur qu'il n'y verra jamais , qu'il se ruine en expériences inutiles ; ses travers du moins ne nuiront qu'à

lui : que le Phisicien bâtit des systèmes sur des principes qu'il ne connoit pas , qu'il s'épuise à nous prouver ce qu'il n'a pu se prouver à lui-même , quel mal en resultera-t'il , que le ridicule ?

Mais qu'un Médecin abandonne ses règles , le Magistrat les loix ; que l'un & l'autre suivent aveuglement la route incertaine que lui montre l'imagination , tous les deux porteront à la société les coups les plus sensibles.

Qu'un pere de l'Église marche sans précaution sur cette route ténébreuse , ses chutes inévitables entraineront celles de tout un peuple , & porteront le trouble & le desordre dans tous les cœurs : puissions-nous oublier à jamais les maux qu'ont causés à la société ces esprits à systèmes , qui se laissent dominer par l'imagination.

Les égaremens où sont tombés presque tous les hommes , surtout en matière de Religion , prouvent assez que l'imagination est un guide infidèle ; tant de différens peuples parmi lesquels il y avoit des personnes dont nous admirons encore les lumières , n'ont-ils pas tous donné dans les erreurs les plus ridicules ? Les uns ont cru trouver leurs Dieux dans les plus vils animaux , les autres dans les

astres , tous enfin s'en sont faits au gré de leurs desirs , leurs passions ont été leur législateur , l'imagination leur seul & unique guide. La raison reclamoit en vain ses droits, elle n'en étoit que plus opprimée & plus chargée de fers , c'étoit une vertu pour eux de la tenir ainsi captive.

C'est l'imagination qui nous jouë sans cesse & qui devient coupable du trouble dont nous sommes toujours agités & du dérèglement même de nos mœurs. Elle nous ébloût par ses promesses , nous croyons en la suivant goûter les avantages qu'elle nous promet , & quoiqu'elle nous trompe tant de fois , la tentation est pour nous si dangereuse , que nous nous y laissons toujours surprendre.

Que de travers dans le monde dont elle seule est la source ; de qu'elle paix ne jouïroit-on pas sans toutes ces chimériques & vaines prétentions , qui repandent cet air de contrainte dans le commerce de la vie , qui nous enleve la moitié des douceurs qu'on goûteroit sans elle ! Qu'elle attention gênante pour voir si on manque d'égards , d'estime , ou d'amitié ; toujours prompte à interpréter malicieusement tout ce qu'on dit , tout ce qu'on fait , elle nous tourmente sans cesse ; c'est l'effet de l'intelligence qui régne entre

l'amour propre & l'imagination : ils nous trompent tous les deux ; ils nous donnent une si haute opinion de nous même , qu'il est presque impossible qu'on puisse être content de quelqu'un. Faut-il en être surpris ? l'amour propre tient lui-même le pinceau , il ne peint à l'imagination que les images qui nous flattent & nous dérobe habilement toutes celles qui nous feroient connoître à nous même.

Que de maux ne nous cause-t'elle pas ! Elle irrite nos desirs , elle augmente nos inquiétudes , elle nous trouble jusques dans la jouissance de nos plaisirs ; les passions si utiles à notre bonheur , quand on n'en pervertit pas l'usage , ne sont plus propres qu'à faire des malheureux.

Est-il rien dont on puisse retirer de plus solides avantages que de l'ambition , quand on lui donne des limites ? mais l'imagination n'en connoît aucunes , elle change un mouvement fait pour nous exciter & pour mettre une forte d'intérêt dans nos moindres démarches , en un desir qui nous inquiète & qui nous dévore ; desir qui ne s'éteint point , qui s'irrite au contraire & se fait sentir avec plus de violence lors même qu'on le satisfait d'avantage.

L'amour qui est un sentiment si délicat

pour un cœur vertueux , devient une passion dangereuse par les peintures séduisantes que l'imagination nous offre ; ces peintures nous affectent avec tant de force , qu'elles prennent presque toujours sur notre innocence , & jettent dans nos cœurs le desordre & la confusion.

C'est l'imagination qui enfante tous ces projets bizarres , de fortune, de gloire, de plaisir ; projets toujours au-dessus de ce que l'on doit attendre : de là vient qu'on n'est jamais au niveau de ses souhaits , & que personne n'est content de son sort. On se fait toujours de celui d'autrui des images agréables , on rend les autres plus heureux que soi ; on se le persuade si bien , qu'on vient à bout de se croire malheureux , & on l'est en effet parce qu'on croit l'être.

Le siège de nos maux est plus dans l'imagination que partout ailleurs ; dès qu'ils y existent , ils deviennent réels par notre consentement : voyez ces gens attrabilaires & mélancoliques fuir la société , ou ne s'y montrer que pour y porter l'ennui & le dégoût. Les maux qu'ils éprouvent sont si forts , qu'ils se portent quelquefois à briser eux-mêmes la chaîne qui les tient à la vie , & regardent comme un bien un excès dont la nature est indignée.

Elle fait encore plus , après avoir augmenté nos maux , ou les avoir causes , elle nous vient troubler jusques dans la jouissance même de nos plaisirs : c'est en nous faisant apercevoir de ce qu'il y manque pour leur donner cette vivacité qu'ils n'ont pas , qu'elle y réussit ; la description qu'elle nous fait de ceux que nous pourrions , disons mieux , que nous ne sçaurions goûter , nous faict si fort , qu'elle affoiblit notre sentiment pour ceux qui sont pour lors à notre usage , & ne nous laisse que des regrets. Doit-on être surpris si dans une fête si long-tems méditée où l'on se prépare aux plaisirs les plus nouveaux & les plus touchans , ils n'ont jamais été tels qu'on les attendoit ? C'est l'imagination , n'en doutons point , qui nous rend ce mauvais office.

Elle vient empoisonner notre repos jusques dans notre sommeil : Qui n'a pas éprouvé les inquiétudes les plus vives , les allarmes les plus pressantes ; quel est celui qui quelquefois dans des songes , n'a pas eu à souffrir des peines qui nous étoient si vivement représentées ? Tant que l'illusion de nos sens a duré , l'imagination n'a pû rendre le calme qu'elle avoit sçû nous faire perdre ; elle est la cause de tous nos maux , quand elle agit seule ,

parce qu'elle ne fuit que les impressions des sens : il faut donc , pour les prévenir ces maux , que ce soit la raison qui la dirige , c'est l'unique moyen pour nous rendre heureux.

La raison met une règle sûre dans toutes nos démarches , elle fait la tranquillité de notre ame , en lui rendant compte de nos actions. C'est le garant de toute notre conduite ; il n'y a qu'elle seule qui puisse rassurer nos pas & les justifier à nous même. Qu'on ne dise point que la raison nous égare , on se trompe , ce sont nos passions. Pourroit-il manquer quelque chose à un présent que le Ciel nous a fait pour servir à notre bonheur ?

Ce sont nos passions qui nous font une guerre continuelle. L'imagination est presque toujours asservie à leurs loix ; aussi par combien de combats ne faut-il point que la raison achete le repos dont elle nous fait jouir ? Est-il rien de plus heureux que d'avoir sans cesse avec nous un ami toujours fidèle , qui nous avertit de ce que nous devons faire , & qui nous montre constamment la route que nous devons tenir ! C'est ainsi qu'il prévient tous nos maux. Mais comment s'y prend-il ? C'est en mettant de l'ordre dans nos idées , qu'il développe nos connoissances ,

qu'il rectifie enfin tous les pas que nous faisons.

Comment l'imagination nous présente-t'elle ces idées ? ce ne sont que des images entassées les unes sur les autres, tous les traits nous échapent ; on n'aperçoit au loin que des couleurs mal assorties, des coups de pinceau à demi-formés, la raison les rapproche de nos yeux : elle nous les fait voir les unes après les autres ; elle démêle avec intelligence celles qui ne sont prises des objets qu'elles représentent, de celles qui les rendent au naturel ; elle efface, ajoute, retranche, à son gré ; & par de si utiles soins, elle vient à bout de nous montrer la vérité sans nuages.

Dans quel état feroient les arts & les sciences, sans son secours ? De quels avantages nous feroient-ils ? Ils doivent beaucoup à l'imagination ; mais qui les tirera de ce cahos où ils se montrent d'abord à nos yeux ? Voyez leurs naissances & leurs progrès ; examinez les premiers pas que la raison leur fait faire, ils sont encore foibles & chancellans ; ce n'est que peu-à-peu que leur force s'acroît & qu'ils parviennent insensiblement à cet état de perfection où nous les voyons arriver tous les jours. Elle les déve-

lope , les façonne , les embellit , & leur donne un nouvel être.

L'Orateur , le Poëte , avec le seul secours de l'imagination , peuvent mettre dans leurs ouvrages des sentimens qui intéressent , mais ces sentimens produiront-ils toujours les mêmes effets sur nous ? Sera-t'on bien satisfait d'avoir été touché , attendri , là où l'on ne devoit éprouver que de l'indifférence ou du contentement ; d'avoir regardé comme une vérité ce qui n'étoit qu'une vraie chimère ? Ne rougira-t'on pas de s'être laissé entrainer par des impressions si peu légitimes ? Il faut , pour pouvoir nous plaire sûrement & toujours , que la raison ait pris soin de diriger l'ouvrage. Sans cette précaution , ce qui nous plaira dans un tems , excitera nos mépris dans un autre ; mais ce n'est point assez pour elle , que de diriger le Savant & l'Artiste , elle se charge encore de prendre soin des actions de tous les hommes.

Est-il rien de plus à craindre pour nos mœurs que ces situations tendres , ménagées avec art dans ces ouvrages frivoles enfantés par l'imagination , & qui affectent si fort la nôtre : situations dangereuses , plus propres à servir d'aliment à nos passions , qu'à les reprimer. Sans

la raison , qui vient nous avertir de tous les pièges qu'on nous tend , où seroit notre vertu ?

Les exemples nous entreneroient souvent au préjudice de nos devoirs , si nous n'étions sans cesse sur nos gardes , pour n'en être point surpris. Nous sommes plus portés à agir par impression , que par nos lumieres ; cependant tout nous dit malgré nous , que nous devons fuivre toujours pas à pas ce que la raison nous inspire.

Quand l'âge est encore trop foible pour qu'elle puisse agir avec force sur notre esprit , & contraindre l'imagination , les images qui se forment alors sont dangereuses ; mais pourvû que sa voix se fasse entendre , elle vient à bout de les effacer , ou du moins , si elle ne peut en effacer certaines qui s'y sont trop profondement gravées , vous êtes instruit qu'elle les defavoüe : ce sont celles-là ordinairement qui forment nos préjugés. Quand nous recevons nos premières idées , nous sommes hors d'état de les approfondir ; mais quelque empire qu'elles aient usurpé sur notre cœur , nous avons toujours dans la raison un moïen sûr pour nous en délivrer. Il en coûtera , il est vrai , pour rompre des chaines qui tiennent à tant d'en-

droits differens ; mais qu'importe qu'on la laisse agir , elle seule remplira ce grand dessein.

Dans un âge où la vivacité du sang rend les passions fortes & dangereuses , que deviendrions-nous sans son secours ? Qui pourroit arrêter ces mouvemens impétueux de l'imagination , qui par leur violence entraînent & notre esprit & notre volonté ; qui étant trop forts pour être combattus , sont presque toujours malheureusement approuvés ? il ne leur manque plus quelquefois que d'être manifestés ; souvent un instant plus tard nous eût préparé les regrets les plus amers & les plus durables , mais la seule voix de la raison a suspendu tout à coup leur accomplissement.

Nous devons régner sur nous même , afin de pouvoir régler tous nos mouvemens ; il n'en est aucun qui n'ait besoin d'être retenu : le croiroit-on qu'il fallût mettre un frein jusqu'à ceux même de l'espérance ! En effet qu'on ne résiste point à ses charmes , qu'on n'écoute plus que sa voix , on est sûr de quitter des avantages réels pour des biens imaginaires. On ne jouïra plus d'aucun repos : toujours rempli de mille projets , elle nous agitera avec tant de violence , que si on n'y prend garde ,

elle prendra toute l'autorité d'une passion qui nous tourmentera sans cesse ; & si la raison ne lui prescrit ses limites , vous ne goûterés aucune douceur d'un bien si inestimable.

Qui retiendra nos impatiences lorsqu'on n'agit pas suivant nos desirs , ou qu'on n'entre point dans nos vûës ? ce sera sans doute la raison qui les étoufera , parcequ'elles naissent de nos injustices.

Sur la fin de nos jours où la crainte nous glace , ou un rien nous fait peur , qui pourra nous rassurer qu'elle ? Dans les premières & dans les dernières années de la vie , lorsque l'imagination règne avec d'autant plus d'empire , que la raison n'est presque plus écoutée , tout foible cependant qu'est son pouvoir , combien ne nous épargne-t'il pas de chutes ? c'est le flambeau de toute notre vie , en vain s'efforceroit-on à l'éteindre, il brille malgré nous pour notre bonheur.

Que de soupçons injurieux l'imagination ne fait-elle pas naître ? Que de chimères pour se tourmenter ? Que de chagrins qui n'ont d'autre réalité que celle que nous leur donnons ? On se fait quelquefois des ennemis de ceux qui n'en eurent jamais les sentimens. C'est là la cause des mauvaises dispositions que nous

aportons dans le monde , par les méfiances dont elle nous remplit ; tout devient suspect dans la personne qu'on soupçonne de n'être pas sincère : ses démonstrations , ses services , sont toujours mal interprétés ; on lui fait un crime de sa propre vertu , & quand soi-même on en manque , on aime à se persuader que les autres n'en ont point. Qui nous garantira de tous ces désordres , si ce n'est la raison elle-même ? Elle apprécie toutes choses dans sa valeur réelle ; tout soupçon est banni , toute méfiance rejetée : c'est ainsi qu'elle arrête , ou pour mieux dire , qu'elle détruit , tous les maux que l'imagination fait sur nous , & qu'elle nous garantit des dangereux effets qui en feroient le fruit.

Que nos jours seroient heureux ; qu'ils s'écouleraient doucement , si nous faisions moins dépendre notre bonheur des opinions des hommes , & de leur conduite envers nous ! que de chagrins ne nous épargnerions-nous pas ! Les injustices auxquelles nous sommes exposés chaque jour , semblent nous préparer à rompre les fers que l'imagination nous impose , & dont la raison murmure. Regardons d'un même œil & la faveur du monde & ses disgraces : contentons-nous du témoi-

gnage de notre cœur, notre propre estime doit nous suffire.

Que de projets bizarres ne faut-il pas que la raison défavoüe ! Que de prétentions qu'il faut qu'elle condamne ! Que d'excès de l'amour propre qu'il faut qu'elle reprime !

Est-il un état dans le monde où l'on soit à l'abri des projets que la fortune offre à l'imagination ! Combien de fois ne feroient-ils pas funestes à notre bonheur, si nous n'étions éclairés sur l'injustice des moyens qu'elle nous propose ! La cupidité soupire de ne pouvoir pas en faire usage, mais la raison l'enchaîne & la réduit au silence.

Combien en est-il qui s'entêtent de leur qualité, de leur mérite, de leur rang, de leur profession ; qui pensent sans cesse qu'on leur doit des égards que la justice leur refuse ; qui sont indisposés contre tout le monde ? Sans la raison, qui pourroit détruire des illusions seules & uniques causes des inquiétudes qu'ils éprouvent à chaque instant ? pour quelques-unes qui peuvent nous rendre heureux, combien en est-il qu'il faut vaincre, craindre qu'elles n'attaquent notre bonheur ?

Je dis qu'il est des illusions qui peuvent nous rendre heureux, & cela est vrai.

Mais

Mais si l'on y prend garde , les plaisirs qu'elles nous offrent , ne sont jamais durables , ils dépendent trop de notre manière de sentir : ceux que nous fait goûter la raison sont toujours les mêmes , ils sont vrais , & par cela même ils sont constans.

Elle vous guérira de vos caprices , de vos inégalités : que ces gens livrés à leur imagination sont insupportables ! qu'ils sont ridicules ! Quelle scène bizarre ne donnent-ils pas au public ! ils ne craignent pas de vous dire , avec quelque espèce de confiance , que tous leurs efforts sont inutiles pour vaincre leur penchant ! Ne vous préoccupés point , leur dis-je , écoutez le langage de la raison , & vous serez bientôt guéris d'un préjugé si étrange.

Combien de fois l'inconstance de la plus-part ne donneroit-elle pas de semblables scènes , si la raison ne les prévenoit ? jetez un coup d'œil sur cet homme ; hier il vous promettoit tout , les expressions fortes de son amitié suffisoient à peine , disoit-il , pour vous faire connoître son cœur ; aujourd'hui ce n'est plus le même homme : que dis-je , il lui faut des efforts pour se ressouvenir de vous avoir vû. Ses dispositions ont changé , quelque nuage épais a passé par son

imagination ; il y a effacé toutes les promesses : qui lui fera apercevoir que cette inconstance le déshonore aux yeux de celui qui en est le témoin ? la raison. Qui réglera les prétentions de l'amour propre , ce tiran ambitieux qui ne cherche qu'à nous opprimer , si ce n'est elle-même ? Veut-on connoître son injustice , qu'on fasse taire la raison , elle paroîtra dans tout son jour ; point de place dont l'amour propre ne se croie digne , point de louange qu'il ne veuille exiger. On ne verra plus dans la société ni ordre , ni règle , ni subordination ; tous voudront commander , exiger des autres ; aucun ne se connoîtra ni ne s'appréciera dans sa valeur réelle : toujours inquiets , toujours inconstans , il n'est point de situations , quelques brillantes qu'elles soient , qui ne nous lassent & ne nous fatiguent. C'est la raison qui fixe notre légèreté , notre inconstance ; pour être heureux , il suffit de vouloir l'être : que l'imagination en soit bien persuadée , notre bonheur sera réel & solide. Il n'est point de moment dans la vie où l'on ne puisse goûter de grands plaisirs , lorsqu'on fait se rendre maître de son imagination. De quelle ressource ne nous est-elle pas , lors que nous sommes travaillés

de mille idées qui nous affligent ! Pourquoi nous, dit-elle , rapeller sans cesse l'ingratitude de nos amis , l'injustice de nos proches , la supercherie d'une personne dans le cœur de qui nous avons crû tenir la première place : disons mieux , dans le cœur de qui l'amour propre s'étoit donné la première place ?

Quelles inquietudes sur l'avenir ! Combien de fois la raison ne nous rassure-t'elle pas ! jouit-on d'une fortune médiocre , on craint toujours qu'elle ne nous échape , on craint les infirmités , les maladies , tous les malheurs enfin dont on peut être accablé. Est-on placé par la fortune à son plus haut degré , tous les momens semblent être celui qui va nous en faire descendre , on tremble que notre vanité ne soit contrainte à ceder quelqu'un de ses droits ; il faut qu'elle reprime sans cesse des pensées qui empoisonneroient tous nos instans , il n'est pas jusques à nos moindres chagrins qui en passant par l'imagination , ne prennent un caractère méconnoissable. C'est un microscope au travers duquel les objets ont une forme gigantesque ; & quand ensuite nous les considérons de près , nous sommes surpris que ce qui nous a paru un monstre épouvantable ne soit plus qu'un foible

infecte , qu'on écrase comme on veut
sans le moindre danger.

Ainsi que la raison dirige toujours
l'imagination dans toutes ses idées , c'est
le moyen de sauver notre cœur des im-
pressions qui le troublent & qui le cor-
rompent , & l'unique voye pour nous
rendre heureux.

*Animum rege ; qui , nisi paret ,
Imperat ; hunc frœnis , hunc tu compesce
catenâ.*

HOR. liv. I. Ep. II.

ODE.

Sur le Jugement dernier.

OU suis-je ! où fuir ! dans la nature
Quels prodiges sont operés !
Contre la foible créature
Les Elémens sont conjurés :
Immobile dans sa carrière
L'astre du jour perd sa lumière :
Sous moi quels gouffres entrouverts !
O toi son auteur & mon pere
Vas-tu du feu de ta colère
Embrafer ce vaste univers.

Ta voix commandant aux orages
 D'exercer leur pouvoir affreux,
 La Mer au loin sur ses rivages
 Roule ses flots impétueux;
 Au milieu de la nuit profonde,
 Des Cieux, de la terre, & de l'onde
 Je vois saper les fondemens.
 Dieu puissant tes ordres suprêmes
 Font servir les Elémens mêmes
 A la perte des Elémens.

Ministres foudreux & fidèles
 De ton implacable fureur,
 Les vents apportent sur leurs ailes
 L'effroi, le ravage & l'horreur.
 Sans cesse roulant sur nos têtes
 La foudre au milieu des tempêtes
 S'échape enfin de toutes parts,
 Et la nature trop coupable,
 Sous la main du Dieu qui l'accable,
 S'anéantit à mes regards.

Mais quels feux ! quel fracas horrible
 Confond mes sens & mes esprits !
 L'univers croule ; Dieu terrible,
 Je vais périr sous ses débris :
 Le Ciel nous déclare la guerre,
 L'Ange, précédé du Tonnerre,
 Paroit dans les airs enflammés :
 Il parle, la terre s'entrouvre,

Et des tombeaux qu'elle découvre
Les ossemens sont animés.

Le jour affreux de ta vengeance
Va donc éclairer le reveil
De ces mondins, que l'indolence
Plongea dans un honteux sommeil :
Dans le bien & dans la moleffe,
Ils ne fortoient de leur ivresse
Que pour signaler leur fureur ;
Régions, disoient-ils, par le crime,
Le foible en est seul la victime,
Fut-il jamais un Dieu vengeur.

Ainsi leur audace coupable,
Armée en vain contre nos jours,
Bravoit ton pouvoir redoutable
Par de sacrilèges discours :
Confond aujourd'hui leur malice,
Que de ta tardive justice
Ils éprouvent enfin les traits ;
Que le juste en toi trouve un pere,
L'opresseur un Juge sévère,
Armé pour punir ses forfaits.

Dans ces momens épouvantables,
Que font-ils ces lâches mortels,
Dont les crimes abominables
N'ont pas respecté tes autels ?
Spectateurs de tant de prodiges,

Pensent-ils que par des prestiges
 Leurs sens se laissent éblouir ?
 Que ce bruit, ces eaux, ces feux sombres,
 Enfans du hazard & des ombres,
 Vont comme elles s'évanoûir.

Non, non, les remords dans leur ame
 Préparant déjà leurs tourmens,
 Y grave avec des traits de flâme
 Leurs crimes & leurs châtimens :
 Cette affreuse & triste pensée,
 A leurs yeux sans cesse tracée,
 Redouble l'horreur de leur sort ;
 Pour se soustraire à ta vengeance,
 Ils voudroient que leur existence
 Pût s'anéantir par la mort.

En vain de ton pouvoir suprême
 Ils pensent éviter les coups ;
 Entre les bras de la mort même
 Ils éprouveront ton courroux :
 Leur cœur sacrilège & perfide,
 Aux cris de la veuve timide
 Refusa toujours de s'ouvrir,
 Et désormais à ta clémence
 C'est en vain que leur insolence
 Croit pouvoir encor recourir.

Déjà de leur dernière aurore
 Je vois éteindre le flambeau,

Ce jour affreux ne luit encore
 Que pour éclairer leur tombeau :
 O terre fois-nous favorable ,
 Ouvre-nous ton sein sécourable ,
 Dérobe-nous à l'univers !
 Oui , la terre ouvre ses abîmes ,
 Mais pour fraïer à ces victimes
 La sombre route des enfers.

Mais quand des peines éternelles
 Vengent sur eux l'homme & ta loi ,
 Tu te souviens des cœurs fidèles ,
 Seigneur , qui n'espèrent qu'en toi :
 Le juste qui sur toi se fonde ,
 Tandis que la tempête gronde ,
 Se rassure en voyant le port ,
 Où la vertu qu'il a chérie ,
 Dans une nouvelle patrie
 Lui fait attendre un meilleur fort.

C'est-là que du bonheur suprême
 Il va s'abreuver à longs traits.
 Les sources en font dans toi-même ,
 Peuvent-elles tarir jamais ?
 Grand Dieu ! C'est là que ta justice
 A tes élus toujours propice
 Va combler leur félicité ,
 Et que dans le sein de ta gloire ,
 Ils vont célébrer ta victoire
 Et ton ineffable bonté.

DISCOURS.

Qui a remporté le Prix , au jugement de l'Académie Royale de Pau en 1753.

La calomnie donne plus de lustre à la vertu , que la flatterie.

UN objet des plus propres à encourager les hommes à la pratique de la vertu , c'est , sans contredit , l'estime & l'approbation de leurs semblables : ce Héros sacrifie ses jours pour le bonheur de sa patrie , ce Philosophe méprise les biens & la volupté , ce Magistrat immole ses plaisirs & son intérêt au soin de faire observer les loix ; quel motif anime ces hommes dont les efforts semblent au-dessus de l'humanité ? la gloire , l'estime de leurs compatriotes , le desir d'en être loué.

Tous les hommes ont du goût pour les louanges : le vicieux élevé à un haut rang n'a pas voulu perdre ce tribut consacré à la vertu , dont il aime à se parer , dans le tems même qu'il la viole ; & l'intérêt a persuadé à ces âmes vénales , qui suivent toujours la grandeur , de

faire fumer fur les autels de leurs idoles le même encens que les hommes raisonnables brûlent en l'honneur du solide mérite. De là la flaterie , fantôme vain & méprisable , qui déifie les passions les plus extravagantes , qui loüe sans mesure des actions que l'orgueil & la vanité ont entreprises , & qui , en exagérant les vertus , substitué à cet éclat naturel qui les environne un faux brillant , que le tems détruit , & que les hommes éclairés savent bien discerner de la pure lumière.

L'envie , autre monstre que la réputation fait naître , que le bonheur maigrit , qui ne se nourrit que d'infortunes & de disgraces ; l'envie , dis-je , indolente à pratiquer la vertu , réserve toute son activité pour la détruire , l'attaque quelquefois à force ouverte , emploie plus ordinairement & plus sûrement les trames les plus sourdes , se cache sous le voile du bien public , & prophâne même celui de la Religion ; la calomnie est la plus forte de ses armes , celles dont les coups sont les plus empoisonnés , & les dernières qu'elle a coutume d'employer. Vice honteux , qui porte un tel caractère de bassesse & d'infâmie , qu'il fait horreur à quicon-

que conserve encore quelque lueur de sentiment. C'est le trait que les gens de bien ont le plus à craindre , * semblable à une tempête qui s'élève dans un tems calme , ou à la foudre qui part lorsqu'on s'y attend le moins , elle renverse ceux qui , soutenus de leur vertu , étoient dans une sécurité parfaite.

La flatterie & la calomnie sont donc pour l'homme vertueux deux ennemis également redoutables. La première , en affectant de nous affermir dans la route du bien , nous conduit en effet par les chemins opposés du vice dans les plus déplorables égaremens. L'autre employe toutes ses forces à détruire la vertu , & à décourager tout homme qui voudroit suivre ses sentiers escarpés : la vertu peut-elle recevoir de l'éclat d'un si cruel ennemi ? Oui , Messieurs , la flatterie n'a jamais donné qu'un faux lustre à son idole , mais l'homme vertueux reçoit un nouvel éclat des vains efforts de la calomnie. Prouvons ces deux Propositions par des exemples de tous les tems , & ajoutons à ces inductions des preuves tirées de la nature même de ces vices , & de la considération du cœur humain.

* *Senec. Epist. 84.*

PREMIERE PARTIE.

Prétendre que la flaterie peut donner du lustre à la vertu, c'est vouloir faire triompher la vertu avec les parures du vice ; en effet la flaterie que le vil intérêt fit naître se nourrit de bassesses, & ne tire ses forces que du mensonge ; la vertu pure & brillante par elle-même, n'a pas besoin de ce fard pour paroître, son éclat naturel lui suffit, & les difficultés qui l'environnent sont les seuls atours qu'elle connoisse. Ouvrons les fastes du genre humain, jettons les yeux sur l'histoire de ses vertus & de ses vices : Sont-ce les Titus, les Trajans, les Antonins, qui ont été l'objet de la flaterie ? Ils étoient assez parés de leur propre grandeur ; ils connoissoient trop bien le danger de ce poison subtil, pour souffrir que leur Cour en fût infectée : mais à leur place prenons les Tibere, les Caligula, les Neron, les Domitien, monstres qui ont déshonoré non-seulement le nom de Souverain, mais même celui d'homme. Voyez de quelles adulations ont retenti leurs Cours, pendant leur vie, & combien de Poètes effrontés ont transmis à la postérité des monumens qui ne servent aujourd'hui qu'à déshonorer leurs Auteurs & à augmenter la honte de leurs Héros.

La flaterie , masque du vice , est encore la corruptrice de la vertu ; elle a perdu les plus heureux naturels , & son encens empoisonné a été de tous les tems également fatal : qu'on trouveroit peu de gens qui n'eussent pas ressenti les funestes influences de cette peste ! Que d'heureux génies ont été pervertis par ce poison , d'autant plus dangereux , qu'il tombe dans un terrain préparé par l'amour propre que la nature a gravé dans nos cœurs en traits ineffaçables ; l'orgueil insupportable dans nos égaux & même dans nos supérieurs , l'opiniâtreté fleau de la société , la présomption odieuse , même dans ceux chez qui les talens supérieurs sembleroient l'excuser , sont tous également des fruits de ce poison mortel.

Mais l'adulation tient encore bien plus particulièrement son trône dans le Palais des Rois , & ses fatales atteintes y font bien plus de ravage sur les cœurs vertueux : l'histoire nous présente des Princes , qui nés pour être les délices du genre humain , en sont devenus l'horreur : la flaterie seule les a jettés dans ces abîmes ; de lâches Courtisans ont érigé en vertus toutes leurs passions , ont élevé des trophées à des actions qui les déshonoroient , & leur ont appris à faire de leur volonté ,

l'unique distinction du juste & de l'injuste.

En vain un Pontife inspiré de Dieu jette dans le cœur de Joas les semences des plus grandes vertus ; bientôt ce Roi malheureux séduit par ses flatteurs , enivré de leur faux encens , est entraîné dans les plus grands excès , & commence le règne le plus cruel , par faire égorger dans le sanctuaire un Pontife , fils de son bienfaiteur assez généreux pour oser montrer la vérité à ses yeux. Neron même , le cruel Neron , avant qu'il écoutât les flatteurs , fit espérer à Rome sous la conduite de Sénèque & de Burrhus le règne le plus doux & le plus fortuné : Ce qui semble n'avoir été inventé que pour corrompre la vertu pourra-t'il donc l'illustrer ?

Mais supposons un Prince qui ait des vertus réelles , obscurcies par de plus grands défauts , la flatterie pourra faire illusion pendant un tems ; mais qui sera séduit ? Les hommes éclairés ne feront pas la dupe de ces éloges excessifs , & sauront bien distinguer l'or faux du véritable. Peut-être un peuple grossier , peu accoutumé à voir les choses de ses propres yeux , & à porter des regards fixes sur elles , croira pendant un tems que cet homme a toutes les vertus que

la flaterie lui donne , mais bientôt le tems vainqueur du menfonge diffipera le prestige ; les admirateurs du faux héroïfme rougiront de l'encens qu'ils ont prodigué , & croiront rétablir leur reputation , en attaquant ce vain fantôme qu'ils avoient élevé jufques aux Cieux. Voilà le fort qui vous attend , Princes efclaves d'une vaine gloire , qui ne devez le bruit de vos vertus qu'à des actions que l'orgueil vous fit entreprendre , & que les ames vénales qui vous environnent ont comblé de leurs loüanges flateufes ; en vain les noms d'augufte , de grand , de pere de la patrie vous font prodigués ; vos fujets , gémiſſant ſous le poids d'une grandeur onéreuſe, y ſubſtituent avec plus de juſtice ceux de foible & de ſuperbe ; & la poſtérité , ſeul juge équitable & défintéreffé des Rois , rélegue ſouvent parmi les Nerons & les Héliogabales ceux que des Courtiſans flateurs plaçoient au-deſſus des Titus , des Alexandre & des Loüis.

Telle eſt la nature de l'eſprit humain ; il paſſe avec rapidité d'un excès à un autre ; & comme il fait que les vertus des hommes , à quelque haut degré qu'elles ſoient pouſſées , ne peuvent jamais atteindre la perfection , il ſe défie de

tout héroïsme trop célébré , bientôt il parvient à le réduire à son véritable point de vue , & les éloges outrés ne servent alors qu'à donner un nouveau ridicule au héros de la flatterie. Je dis plus , la flatterie fera toujours soupçonner de fausseté les vertus réelles de son héros , & portera naturellement à croire qu'elles sont aussi chimériques que celles que l'adulateur lui a prêtées.

Telle est même l'idée intérieure de celui qui a la lâcheté de prodiguer l'encens de l'adulation ; il suppose que celui qui a la foiblesse de le recevoir , n'a aucune vertu réelle , puisqu'il se croit obligé de lui en prêter des chimériques ; ou du moins qu'il n'en a que de bien petites , puisqu'il se croit obligé de les exagérer : le flateur suppose que celui à qui il s'adresse à l'esprit borné , que la vanité l'aveugle , & qu'il se méconnoît lui-même ; il le suppose ignorant entièrement la science du cœur humain , & assez foible pour être sensible aux éloges qui ont été prodigués à tant d'illustres scélérats.

C'est ainsi que la flatterie , corruptrice des Monarques & des Particuliers , également déshonorante pour le flateur & pour le fantôme qu'il encense , engendre

gendre des vices odieux sur le trône ; insupportables dans la société , & ne donne à ses idoles qu'un vernis , dont le tems efface le faux brillant , bien différent de cette vive lumière dont réluit le solide mérite , qui sort du creuset de la calomnie ; en effet , c'est en vain que l'envie frémit ; en vain élève-t'elle un nuage épais , dont elle voudroit obscurcir la vertu : le véritable héros demeure immobile au milieu de la tempête , & triomphe enfin des efforts de son impuissante ennemie.

SECONDE PARTIE.

La calomnie est ce vice également noir & honteux , qui tend à détruire la réputation par des imputations fausses. Vice également contraire à l'humanité & à la justice , condamné par les loix divines & par les loix humaines , contre lequel le Christianisme & le Paganisme se récrient avec la même force. Ennemi de tout ce qui est grand , il tâche de l'avilir par les faux rapports qu'il sème ; à peine sa voix se fait entendre , que mille échos s'empressent de la répéter , & souvent des hommes peu fermes dans les sentiers de la vertu les ont abandonnés , intimidés & découragés par ses cris.

Mais de quelle gloire immortelle se font couverts ces héros , qui insensibles aux traits les plus acérés de la calomnie , sourds aux cris du peuple & des grands , méprisant les bruits vains & légers par lesquels leurs ennemis tâchoient de les noircir , ont laissé paisiblement au tems & aux circonstances le soin de justifier une conduite que tout sembloit leur ordonner de changer. C'est l'effort d'une vertu commune d'entreprendre & de soutenir de grandes actions , excitée par les applaudissemens publics ; mais malgré la voix de la calomnie , se tenir ferme dans une entreprise , où l'on a le bonheur public & la vertu pour objet ; c'est une épreuve où le courage le plus ferme & le plus magnanime suffit à peine , & l'héroïsme qui l'a soutenue paroît aux yeux des hommes avec bien plus d'éclat & de pureté.

Rome admira la grandeur d'ame de Fabius , malgré les calomnies du Lieutenant de ses armées soutenues du Peuple & du Sénat. Ce grand homme préférant le bien de sa Patrie à sa propre réputation , persiste à ne pas donner bataille à Annibal , & méprise les vaines imputations de foiblesse & de pusillanimité , que la calomnie affectoit de ré-

pandre sur sa conduite : bientôt l'éclat de son mérite supérieur perce ces nuages impuissans , bientôt son ennemi le plus acharné est le premier à lui rendre justice , & les ombres que la calomnie avoit jettées sur sa vertu ne fervent qu'à lui donner un nouveau lustre.

Le plus beau jour de la vie de Scipion l'Affriquain ne fut pas celui où vainqueur d'Annibal & des Cartaginois , il trainoit le Roi des Numides enchainé à son char de triomphe ; je trouve Scipion plus grand lorsqu'attaqué par la calomnie , il paroît devant le Peuple Romain , & au lieu de s'abaisser à supplier ses Juges ou à se justifier : Romains , leur dit-il , ce fut à pareil jour que je vainquis Annibal auprès de Cartage , allons au Capitole rendre grâces aux Dieux de cette victoire , & venez les prier de vous donner des Chefs qui me ressembtent. A ces mots , plus semblable à un Général qui donne des ordres à son Armée , qu'à un accusé qui se justifie , il prend le chemin du temple , où ses Juges , entraînés par la force de sa magnanimité , le suivent , & laissent ses accusateurs chargés de la haine & du mépris public.

La calomnie supportée avec égalité d'ame & confondue par la magnanimité

donne donc un nouveau lustre à la vertu , puisqu'elle lui fournit l'occasion de faire briller des qualités qui étouffent l'envie , & rejettent sur elle-même la honte dont elle prétendoit la couvrir : cette vertu timide , modeste , & sujette à rougir quand on lui applaudit , devient fière quand on ose la noircir.

Mais ce n'est pas le seul côté par où la vertu reçoit du lustre de son impuissante ennemie. On peut presque toujours regarder une personne calomniée comme une victime des fureurs de l'envie , qui n'ayant pu attaquer une vertu solide par aucun crime réel , a pris le parti d'en substituer de chimériques : l'homme naturellement plus orgueilleux que méchant , n'emprunte guère les traits odieux de la calomnie , que lorsque ceux de la vérité lui manquent , pour abaisser le mérite qui lui fait ombrage. La calomnie suppose donc communément dans son objet un mérite réel , qui ne donne aucune prise à la médifance ; à ce vice également né de l'envie & de la pététesse d'esprit , ennemi de toute réputation , mais n'employant pour la détruire que la satire de nos deffauts réels , plus à craindre encore que la calomnie , puisqu'elle tire sa force de la vérité , &

que par là ses coups sont plus sûrs , & entièrement incurables : Eh ! ne jugerons-nous pas digne de toute notre admiration un mérite contre lequel l'envie même trouveroit les traits de la vérité insuffisans , & feroit obligée d'avoir recours à ceux du mensonge ?

La calomnie , étouffée par la vertu , n'a paru jusqu'ici que pour faire mieux éclater les qualités des héros , qui ont eu la force & le bonheur de la mettre aux fers : elle a eu quelquefois des avantages plus grands , elle a fait succomber l'innocence sous ses coups ; mais la solide vertu des vrais héros n'en a jamais été ébranlée : dans le tems même qu'elle les opprimoit avec le plus de force , ils favoient qu'il étoit un terme où la calomnie se dissipoit , & que les arrêts de la postérité les vangeroient de ceux que l'envie de leur siècle dictoit contre eux.

Le plus fameux peintre de l'antiquité , Appelle , voulant faire un tableau de la calomnie , peignit la crédulité avec de grandes oreilles , menant avec elle le soupçon & l'ignorance aveugle , & tendant les mains à la calomnie : celle-ci paroissoit secouant de la main gauche une torche enflammée , & trainant de la droite l'innocence ; devant elle marchoit l'envie

au teint livide , accompagnée de la fraude & de la flaterie ; mais dans l'éloignement paroissoit la vérité s'avancant à pas lents , & conduisant le repentir en habits lugubres. Oui , Messieurs , le tems que nous avons vû ruïner de fond en comble l'ouvrage de la flaterie , renverser les autels que les hommes avoient élevés à de fausses vertus , détruit de la même manière l'ouvrage de la calomnie , & arrache enfin le bandeau fatal qui cachoit la vérité. Pendant la vie d'un grand homme les yeux du vulgaire ont de la peine à soutenir l'éclat dont il brille , l'envie & la calomnie s'étudient à l'obscurcir ; mais au moment où la Parque termine ses jours , cette gloire qui ébloüissoit ne fait plus de jaloux , la mort émousse l'éguillon qui pressoit l'envieux , la honte qu'il ressent d'avoir attaqué une vertu pure le force à lui rendre justice , & plus la calomnie s'étoit attachée à la noircir , plus l'homme vertueux reçoit de lustre de ce retour.

L'Envie ne peut souffrir que l'Oracle de Delphes ait déclaré Socrate le plus sage des mortels : cachée sous le manteau de la Religion , elle arme la calomnie du glaive de la justice , & par un jugement qui couvrira à jamais Athènes

de honte & d'infamie , on livre à la mort celui qui méritoit que sa patrie lui érigât des autels. Que resulta-t'il de cette inique Sentence ? la haine de ce peuple inconstant satisfaite ; la vérité décilla les yeux des juges , les calomniateurs furent mis à mort par un décret du même Tribunal qui avoit condamné l'innocent , & le respect & la reconnoissance lui firent élever des temples.

Si Fabius , si Socrate n'eussent pas été calomniés , leur vertu n'auroit jamais paru dans toute sa splendeur ; le premier n'en auroit pas moins la réputation d'un grand Capitaine ; mais son amour pour le bien public , sa constance & sa magnanimité n'auroient jamais paru avec tant de lustre ; Socrate feroit connu pour un grand Philosophe , mais la calomnie lui a donné lieu de pratiquer avec éclat des vertus enseignées par le Philosophe , & rarement mises en pratique par lui-même.

Nous avons vû , Messieurs , la vertu corrompue par la flatterie , avilie par ses éloges ; nous l'avons vûe éprouvée par la calomnie , sortir de ses mains plus brillante & plus pure ; nous avons considéré la flatterie comme parure du vice , & la calomnie comme dernière ressource.

ce de l'envie. Le tems a paru découvrant la vérité , justifiant la vertu persécutée par la calomnie , & ne laissant pour le héros de la flatterie , que l'odieux parallèle des vertus qu'on lui attribuoit , & des vices qu'il avoit en effet. Concluons donc que la flatterie ne donne qu'un faux lustre à son idole , & que l'homme vertueux reçoit un nouvel éclat des vains efforts de la calomnie.

POÈME

Sur le Dérèglement des Mœurs,

Lû à la Séance publique de l'Académie
Royale de Nîmes le 10. Janvier 1754.

*. So ben che amore
Con barbaro furore
Della mente il bel raggio
Ne toglie , e guida a morte.*

CHANT PREMIER.

Fille du Ciel , ô toi qui de la terre
As déferté le globe criminel ,
Depuis ces tems , où l'erreur mensongère

Dans tous les cœurs s'est construit un
autel :

Reviens , descends de la plaine étherée ;
Il est encor dans cet obscur séjour
Quelques humains dont l'ame sans détour
Fut dès l'enfance à tes loix consacrée.
Daigne , ô vertu , de ton aile sacrée
Couvrir encor tes temples démolis :
Le peu d'amis dont la foi t'est jurée ,
Bientôt par toi les auront rétablis.
Viens avec eux & pénètre leur ame ,
Prête à leur voix cette éloquente flame
Ce feu divin qui par des traits vainqueurs ,
Sans violence attire tous les cœurs.
Chacun alors , d'un ardeur réunie ,
Te servira par ses talens divers :
Pour moi qui n'ai que mon zèle & mes vers
Et quelqu'amour pour la noble harmonie ,
Je recevrai le prix de mes concerts ;
Sur mes rivaux j'obtiendrai la victoire ,
Si mes chansons , utiles à ta gloire ,
Font révéler tes loix à l'univers.

De nos malheurs la secrète racine
Aux passions a dû son origine ,
Leur jour impur leurs nuages épais
Seuls de notre ame ont altéré la paix.
Ainsi l'orgueil , la fureur , la mollesse ,
La folle ardeur d'une vaine richesse ,
L'ambition , l'envie & ses noirceurs

Ont entraîné la ruine des mœurs.
 Mais toutefois leur criminel empire
 Chez les mortels auroit peu subsisté ;
 On l'auroit vu lui-même se détruire
 Par l'excès seul de leur difformité ;
 Si dans nos cœurs un vice plus aimable ,
 Pour nous tromper , leur prêtant des couleurs

N'eut, sous l'appas d'un breuvage agréable,
 Fait pénétrer ses poisons séducteurs.
 Barbare amour , ta rage insatiable
 Couvrit alors , d'un voile impénétrable
 Ton arc perfide & tes traits destructeurs.

Tout végetoit , sans chaleur & sans vie ,
 Un froid repos abforboit l'univers ;
 Sans nuls desirs , l'ame humaine assoupie
 Sembloit réduite à vivre dans les fers :
 Lorsque des cieux la bonté paternelle ,
 D'un des rayons de la divinité ,
 Voulut sur nous lancer une étincelle ,
 Qui répandant sa chaleur , sa clarté ,
 Fit dans les cœurs germer la volupté !
 Ce n'étoit point cette lumière impure ,
 Ce noir flambeau, pere de nos abus,
 Qu'on voit briller , au gré de l'imposture ,
 Entre les mains de l'enfant de Venus ,
 Et dont l'ardeur , du midi jusqu'à l'ourse
 A ravagé l'espace illimité :
 Sortis du sein de la divinité ,

Nos feux étoient auffi purs que leur source.
 La bonne foi, la bonté, la candeur,
 Avoient fur nous un fouverain empire;
 Nous ignorions le langage impofteur,
 L'art inhumain de plaire pour féduire.
 Sur le refpect qu'inspiroient fes appas
 Un jeune objet fe reposoit fans crainte,
 Et la vertu dans fes beaux yeux empreinte
 Étoit fa garde & prefervoit fes pas.
 On n'avoit point encor mis en maximes
 La probité, l'honneur & le devoir:
 Tous nos defirs modérés, légitimes,
 Du frein des loix dédaignoient le pouvoir.
 Fidèle aux vœux de la fimple nature,
 Le fexe alors, content de fa beauté,
 Ne chargeoit point les traits de fa figure
 Du faux éclat d'un vernis emprunté:
 Des fleurs étoient fon unique parure,
 Ses yeux brilloient par l'ingenuité.
 De nos lambris la fecourable enceinte,
 Ne voiloit point les larcins amoureux;
 Au fein des bois nos peres vertueux
 A leurs penchans fe livroient fans con-
 trainte:

Le jour prêtoit fa lumière à leurs feux,
 Et leurs plaifirs, avoüés par les cieux,
 Étoient exempts de remords & de crainte.

C'étoit ainfi, refpectables ayeux,
 Que s'écouloient vos heureufes journées.

Au sein des morts vos mânes radieux
 Doivent frémir des excès odieux
 Qui de vos fils terminent les années.
 Abandonnez le séjour ténébreux ;
 Des noirs climats franchissez la barrière ,
 Et par pitié pour vos foibles neveux ,
 Reparoissez encor à la lumière :
 De leur devoir venez dicter les Loix.
 Que le secours d'un remords salutaire
 Ralume en eux cette flamme sincère
 Que votre sein renfermoit autrefois :
 Votre bonheur , sa peinture énergique ,
 Enflamera leurs volages desirs ,
 Excitera leurs regrets , leurs soupirs ;
 Nos yeux verront renaître l'âge antique ,
 Le siècle d'or , âge des vrais plaisirs.
 Hélas ! faut-il que ces tems respectables
 Soient regardés comme ces vaines fables ,
 Dont l'éloquence embellit ses atours ?
 De ces beaux jours les récits agréables
 Ne sont point crûs ; rapides dans leur
 cours ,
 Leur règne aimable eut des instans trop
 courts.
 Semblable aux fleurs que la main de
 l'aurore
 Vient présenter à nos yeux enchantés ,
 Le tendre éclat dont elle les colore
 Tient quelque tems nos regards arrêtés ;
 Mais aussi-tôt que le vague Borée

Au matin seul a fixé leur durée,
 Nous oublions leur coloris passé :
 Enveloppé dans une nuit obscure ,
 Le souvenir de leur vive peinture
 De notre esprit est bientôt effacé.

CHANT SECOND.

J Aloux des vœux & des pieux hommages
 Qu'à la vertu decernoient nos ayeux ,
 Le vice , au fond d'un antre ténébreux,
 Depuis long-tems méditoit les ravages ,
 Les noirs complots & les actes pervers ,
 Qui l'ont rendu maître de l'univers.
 Il emprunta la voix , la ressemblance
 Du chaste amour qui régnoit sur les cœurs,
 Et sous ses traits déguisant ses noirceurs ,
 Il asservit à sa fière puissance
 Les plus légers des volages humains.
 Peu satisfait d'un foible diadème ,
 On vit bientôt son audace suprême
 Exiger d'eux les hommages divins ;
 Bientôt au gré de leur caprice extrême ,
 La terre vit les aveugles mortels
 Lui décerner un culte & des autels.
 Dès ce moment la pudeur exilée
 Reprit son vol vers les célestes lieux ;
 Mais on prit soin , pour fasciner les yeux,
 D'en conserver l'image simulée ;

On se permit les plus honteux abus ,
 Dès qu'on les eut voilés par la décence ;
 Et les forfaits , qu'enfante la licence ,
 Prirent chez nous la place des vertus.
 Le faux amour enfin , à notre honte ,
 Fut lâchement par-tout divinisé ,
 Et du séjour de l'impure Amathonte,
 Il gouverna l'univers abusé.
 Dèsqu'il fut Dieu, son cœur lâche & perfide
 Tirannisa ses plus zélés sujets ,
 Et la fureur de son bras parricide
 Tourna contre eux la pointe de ses traits ;
 Et toutefois , sous sa loi souveraine
 Tous les mortels avec joye engagés ,
 Vantoient encor, accablés par leur chaîne,
 Les fers honteux dont ils étoient chargés.
 Dans tous les cœurs une coupable ivresse
 Empoisonna les amoureux desirs ;
 Le sentiment & la délicatesse
 Ne furent plus arbitres des plaisirs :
 On se paya d'une feinte tendresse ,
 L'amant couvert du bandeau de l'erreur ,
 Fut le jouët d'un soupir imposteur.
 L'effein impur des ardeurs criminelles ,
 Comme un torrent précipitant leurs cours ,
 Fit à nos yeux éclipser pour toujours
 De la raison les clartés immortelles.
 On vit un Prince en qui le Roi des Rois
 Avoit gravé les traits de sa lumière ,
 Et dont l'esprit , la sagesse & les loix

L'avoient rendu si fameux sur la terre ,
 Qu'en ses Etats une Reine étrangere
 Vint l'admirer & s'instruire à sa voix.
 Tant qu'à l'amour ce Prince fut rebelle
 Il fut toujours l'oracle des humains ;
 Mais aussi-tôt que son ame infidèle
 De la pudeur déserta les chemins ,
 Ce don du Ciel qu'il avoit en partage
 N'éclairant plus les yeux de l'univers ,
 Se dissipa comme un léger nuage
 Que l'Aquilon emporte dans les airs.
 Chêne orgueilleux ta fastueuse tête
 Ne fut pas moins soumise à la tempête
 Que l'humble chef d'un débile Arbrisseau ;
 Dans ton cœur seul tu trouvas ta ruïne :
 Un ver immonde a rongé ta racine ,
 Et tu plias comme un foible roseau.

Dans d'autres tems l'extravagance
 humaine

Se signala par de semblables traits ;
 Un conquérant , par d'éclatans succès ,
 Auroit fixé la victoire incertaine ,
 Et mis Octave au rang de ses sujets ,
 Si dans son ame une invisible chaîne
 De ses progrès n'eût arrêté l'ardeur ;
 Si ce héros , pour suivre Cléopatre ,
 N'avoit de Mars désertant le Théâtre ,
 Prostitué sa raison & son cœur.

Dans des jours même où la grace féconde
 D'un Dieu Sauveur dictoit par tout la loi,*
 Un Roi long-tems deffenseur de la foi,
 Par ses excès à la face du monde,
 Fit éclater sa brutale fureur,
 Pour assouvir une flâme adultère ;
 Le fier Henri fit marcher l'Angleterre,
 Sous l'étendart du schisme & de l'erreur.

Tels sont les maux & les suites cruelles
 Du fol amour qui subjugue nos cœurs.
 Rois qui du Ciel n'obtenés vos grandeurs,
 Que pour servir aux humains de modèles,
 Que votre exemple en arrête le cours ;
 Que la vertu soit l'ornement du trône ;
 N'exposés point l'éclat de la couronne
 Au souffle impur des profanes amours.

Et vous mortels , qui pleins d'un feu
 volage ,
 Dans les plaisirs coulez vos plus beaux ans,
 Arrachez-vous à leur vil esclavage ;
 Que la sagesse éclaire vos instans ,
 Et que ses fleurs au printems de votre âge
 Viennent briller sur vos fronts triomphans.
 Vieillards ,

* Henri VIII. dont il est ici question reçut du Pape le titre de deffenseur de la foi , pour des écrits qu'il fit contre Luther avant la séparation de la Communion Romaine ; ce titre a été conservé depuis par ses Successeurs.

Viellards , courbés sous le poids des
années ,

Vous qui livrés à d'impuissans desirs ,
Ozés encor par de foibles soupirs ,
Nous retracer vos coupables journées ;
Ouvrez les yeux sur l'instant qui vous fuit ;
Un froid cercueil , des Cyprès funéraires ,
Vont couronner vos œuvres adultères :
La pâle mort , dont le bras vous conduit ,
Va vous plonger dans l'éternelle nuit.

Auteurs fameux, vos plumes éloquentes
Prétant au vice un charme séducteur ,
Ont entraîné les ames innocentes
Loin du séjour où regnoit la pudeur.
Vous avez crû que vos noms plus célèbres
Brilleroient mieux dans le sein des té-
nébres ;

Vous avez fui le flambeau de l'honneur ,
Reconnoissez votre funeste erreur.
La vertu seule , au temple de mémoire ,
Peut dispenser les palmes de la gloire ,
Et décerner un laurier mérité.

Que vos secours relèvent sa parure ;
Que vos écrits célèbrent sa beauté :
Vos chants sacrés , par une route sûre ,
Vous conduiront à l'immortalité.

*Fuggite amore , ô genti
Genti fuggite amore.*

DISCOURS.

Sur les Avantages de l'Amour propre,

Lû à la Séance publique le 10. Janvier
1754.

*Par Mr. G ***.*

L'Amour propre est si décrié, que personne n'ose prendre sa deffense ; on diroit que cet amour, si naturel à l'homme, est un vice dont on doive rougir, qu'il n'est commun qu'à quelques-uns, & que le grand nombre en soit préservé ; cependant ne nous abusons point, nous ressentons tous les impressions. J'avouë qu'elles sont plus ou moins vives dans les uns que dans les autres ; mais qui peut se flatter d'en être exempt ? On cherche à s'en défendre comme d'un crime, pourquoi ? parce qu'on ne distingue pas toujours entre l'amour propre que la pure nature inspire, qui fait naître les vertus, & cet amour déréglé qui ne produit que les vices ; l'un est un Roi légitime dont les loix nous sont aussi avantageuses qu'elles sont salutaires à la société ; l'autre est un tiran qui nous

fait gémir sous le poids des passions , & dont il faut détruire l'injuste pouvoir , si nous voulons assurer solidement notre bonheur. Dira-t'on que c'est savoir s'aimer, que de se donner des fers , lorsqu'on peut s'en affranchir ! Non , ce n'est point de ce faux Amour que je veux parler , c'est d'un autre mieux entendu , qui fait nous conduire dans toutes nos actions , qui fait non-seulement notre bonheur particulier , mais encore celui de la société.

P R E M I E R E P A R T I E.

La nature ne pouvoit nous faire un présent plus précieux , que de nous donner un sentiment d'amour pour nous-mêmes , qui nous sollicitât sans cesse à ramener tout à notre intérêt. J'avouë que ce sentiment deviendrait dangereux, si nous lui donnions toute l'étendue que les passions voudroient lui faire prendre ; mais c'est à la raison à lui prescrire ses limites. Sans elle , il s'éloigneroit de son objet , qui est de nous rendre heureux. Faisons-en l'usage que la nature désire , & bien loin de nous en plaindre , apprêtons à jouir , comme il faut , du plus cher de ses bien-faits. L'homme avoit besoin , pour le tirer de l'état d'inaction où il seroit infailliblement tombé , d'un

motif qui le fît agir : ce motif ne pouvoit intéresser que sa gloire ou ses plaisirs. Pourquoi rougir d'un principe qui devient indispensable ? La nature n'a rien fait que pour nous , on a beau la décrier , on ne juge que par l'abus qu'on fait de ses dons. Rendons-nous sans efforts à ce qu'elle désire : l'innocence n'y perdra jamais aucun droit : & si le voile que la passion nous met sur les yeux , nous empêche de la reconnoître , arrêtons-nous crainte de nous égarer.

C'est en s'aimant bien , dit un Auteur moderne , *qu'on parvient à se rendre heureux.* Il est une si douce convénance entre nos intérêts & nos devoirs , que pour arriver à ce bonheur , vers lequel nous sommes tous entraînés , il faut nécessairement les remplir avec exactitude. L'amour seul pour nos devoirs pourroit bien nous porter à les suivre , mais il faut que notre intérêt fortifie en nous ce mouvement ; car , pourquoi n'oser pas se montrer tels que nous sommes ? le desir de notre bonheur est la digue la plus forte pour nous défendre de l'injustice & de la violence. Ne craignons pas de nous trop aimer , l'excès n'est point dans l'amour de nous-mêmes , mais dans l'objet injuste que nous pour-

suivons. Le véritable est toujours prudent & éclairé ; c'est lui seul qui doit régler nos sentimens, nos paroles, nos actions.

Combien ne seroient-ils pas dangereux ces mouvemens de vanité, qu'une trop bonne opinion de nous-mêmes fait naître dans nous, si nous ne prenions soin de les reprimer ! C'est lui qui nous apprend à nous connoître, à nous apprécier, & qui nous sauve du ridicule où des sentimens trop avantageux de nous-mêmes nous engageroient, si nous venions à les produire ; & comme l'amour propre veille sans cesse sur nos intérêts, il apaise nos passions, il les modère, il les foumet, & nous préserve des malheurs qui marchent toujours à leur suite, lorsqu'on néglige de les retenir. Apercevez cet homme qui vient d'essuyer l'affront le plus sensible ; ses yeux, son visage, tout annonce son trouble : passez jusques à son cœur, vous le verrez assiégé de toutes les passions ; l'une le sollicite de se venger, l'autre lui en offre les moyens ; celle-ci exagere sa honte, cette autre souffle le poison de la haine : L'amour propre quoique blessé n'ayant d'autre apui que l'intérêt, vient seul à bout de les apaiser & de les vaincre ;

il leur fait voir les difficultés qu'il y a de suivre ce qu'elles inspirent , les dangers auxquels on expose , soi-même sa fortune : la vertu parée de tous ses attraits les plus touchans , vient offrir un prix à la modération ; on diroit qu'elle cherche à dédommager l'amour propre de ce qu'il a souffert , comme si l'intérêt n'avoit pas tout fait sans elle. Tout ce que les passions veulent exiger , c'est que vous conserviez pour votre ennemi un desir secret de vous vanger plus sûrement , desir que la vertu condamne , & qui l'allarmeroit bien d'avantage , si elle ne savoit pas que tôt - ou - tard ce même intérêt viendra à bout de l'affoiblir & de le détruire.

Il vous préserve d'injustice : être injuste , dit-on , s'est s'exposer à la honte publique , aux reproches de son cœur. Quel exemple pour la société ! qui peut t'assurer qu'un même sort ne te fera pas destiné ? non , ton honneur , tes plaisirs s'oposent à ton injustice , tout concourt pour t'en deffendre ; faut-il d'autres raisons ! J'avoüe qu'il feroit plus beau d'avoir des motifs plus purs , mais tel est l'homme ; son avantage personnel est toujours l'objet presque unique qu'il se propose : car , ne nous abusons pas , si

la vertu ne nous procuroit aucun avantage, & si elle nous refusoit même jusqu'au plaisir qu'il y a à la suivre, peut-être ne feroit-on pas vertueux.

Il apprend à soumettre nos passions, comment cela ? Ce n'est jamais qu'un principe d'intérêt qui surmonte une si pénible entreprise. Lui seul nous fait voir combien elles nous rendent malheureux, lorsqu'elles n'ont aucun frein ; les exemples qu'il offre à nos yeux, nous frappent, nous saisissent, nous ne voulons pas d'un bien si funeste, nous serions prêts à y renoncer tout-à-fait, si elles ne nous procuroient un avantage réel quand elles sont réglées, alors nous n'hésitons plus. Pour être heureux, il faut nécessairement s'en rendre maître : notre bonheur l'exige, c'est lui qui nous sollicite, que faut-il de plus pour nous y porter !

Dans les premiers momens d'une fâcheuse nouvelle, que peut la foible raison sans le secours de l'Amour propre ? c'est lui seul qui dirige nos mouvemens ; s'il n'a pû retenir les premiers cris de la nature, du moins il fait les calmer par d'utiles diversions ; il porte ses regards sur des objets propres à l'indamner de sa perte. Il trouve toujours dans lui-même ou dans les illusions de l'espé-

rance , un motif capable de le consoler , & par là notre douleur diminue , l'image s'en efface peu-à-peu , notre cœur reprend son premier calme , & jouit de nouveau de sa tranquillité qu'il croïoit d'abord avoir perduë pour toujours.

Il rejette loin de nous ces idées , qui ne sont propres qu'à retracer nos malheurs , qui sans cesse affligent l'ame sans jamais la soulager : il diminue le souvenir de nos maux , & nous prépare sans cesse de nouvelles ressources de plaisirs ; il nous apprend à diriger nos mœurs , & de plus il règle nos jugemens.

Rien n'est plus aisé que de former un faux jugement , si on ne prend un soin extrême d'écarter de soi toute prévention , tout desir de se décider à la hâte & sans examen. La jalousie d'un concurrent nous a-t'elle prévenu contre quelqu'un , & cela avec d'autant plus de facilité , que nous sommes tous portés à penser défavantageusement d'autrui , sans doute pour rendre nos défauts plus supportables ; quelque légère que soit l'impression que cet envieux ait faite sur nous , elle surprendra notre jugement , si l'on ne prend beaucoup de précaution pour s'en garantir ; à la moindre occasion elle paroîtra avec les couleurs les

plus vives ; ce qui pour tout autre ne feroit qu'une simple conjecture , devient pour celui contre qui on est prévenu , une conviction entière. L'esprit est trompé , & on ne s'en méfie point ; on croit être assez instruit , & l'on se presse de se décider. Ce n'est point de la sorte que l'amour propre , guidé par la prudence , agit ; il ne marche que d'un pas lent & timide , il ne connoit que les preuves & l'évidence.

L'esprit est naturellement prompt & paresseux , il aime mieux se déterminer que réfléchir ; cependant si on ne veilloit continuellement sur soi-même , à combien de faux jugemens ne s'exposeroit on pas ! on décideroit également , & du mérite d'un Auteur , & de la fortune d'un particulier ; nos premières réflexions nous tiendroient lieu de preuve , & notre caprice seul décideroit & prononceroit les jugemens.

Notre intérêt veut que nous nous comportions d'une manière différente. Vous allez décider , vous crie-t'il , prenez garde , il y va de votre gloire ? On dira que vous manquez de lumières , si vous jugez mal. Cette vérité est fort connue de quelques-uns qui , pour ne point courir d'événemens à cet égard ,

condamnent indifféremment tous les ouvrages qu'ils n'ont pas fait ; & à moins qu'ils ne partent de ces hommes dont la réputation est toute faite , qu'on ne s'attende pas qu'ils hazardent les moindres loüanges : d'autres prennent une route différente , ils applaudissent généralement à tout , & cela , parce qu'on ne se donne pas la peine d'examiner , de péser les choses ; c'est ainsi qu'on s'expose à de faux jugemens , si on ne se fait des principes invariables de conduite , & si on ne les suit exactement.

Vous allez juger de la fortune d'un particulier , l'honneur en reclamera si vous prononcés un jugement inique ; on a les yeux sur vous ! On vous observe ? D'ailleurs vous auriés à vous reprocher d'avoir manqué à la société de la manière la plus essentielle ! Avez-vous donc oublié que ce devoir est reciproque ? Votre intérêt ne permettra jamais rien de contraire à votre honneur , & dont vous ne retirés quelque utilité.

Après avoir réglé nos jugemens, il règle encore nos paroles , il bannit la médifance , la raillerie , l'indiscretion , les discours indécens.

La médifance n'est propre qu'à nous faire des ennemis , elle décèle un cœur

mal fait , elle avilit la personne qu'elle attaque , mais plus sûrement encore celui qui médit : d'ailleurs ce deffaut n'entra jamais dans les mœurs d'un honnête homme , on veut pourtant passer pour tel , c'est l'ambition de tous ; il faut donc se défendre d'un vice qui vous en feroit avec justice refuser le titre. L'amour propre vous en dit autant de tous les vices , parce qu'il n'en est aucun qui serve votre honneur.

La raillerie , à moins qu'elle ne soit polie & délicate , blesse trop sensiblement l'amour propre d'autrui , pour ne pas en user avec sagesse ; & cela avec d'autant plus de danger , que celui à qui elle s'adresse , est forcé de cacher la mauvaise impression qu'elle fait sur lui. Le cœur une fois aigri ne demande qu'un prétexte pour éclater ; ce prétexte ne s'offre toujours que trop-tôt à qui veut le trouver ; de là les froideurs , les inimitiés qui amènent souvent à leur suite les perfidies & tous les excès qui en font le malheureux fruit. Ainsi on doit la bannir de la société , si on néglige de la faire parler avec toute la politesse imaginable.

Vous apprénez encore à être discret ; la honte attachée à l'indiscretion suffiroit seule pour nous en préserver. Quand on

craint pour soi-même l'effet d'un vice , on a un double motif pour ne s'en rendre jamais coupable ; c'est le plus sûr moyen de n'avoir point à se plaindre des indiscrets : & quoique ce moyen ne réussisse pas toujours , du moins n'a-t'on rien sur le cœur dont on ait à craindre les reproches.

Quel cas fait-on d'un imposteur ? c'est une peste dans la société que tout le monde fuit , que personne n'estime ; c'est un traître dont on se méfie sans cesse & dont les actions sont toujours équivoques. En vain se montre-t'il avec les plus beaux dehors de l'amitié , on craint toujours qu'il ne nous trompe ou ne nous trahisse.

Il nous fait voir que les indécences dans les discours , comme dans les manières , donnent une idée défavorable de nos mœurs ; & ce qui nous humilie d'avantage , c'est qu'elles prennent sur notre éducation & la rendent suspecte.

L'amour de nous-mêmes nous ramène ainsi à nos devoirs par nos intérêts , comme le seul endroit foible par où il a pu se rendre maître de nous. Laissons-le nous conduire , on n'a point à craindre ni ses écarts ni ses chûtes ; en prenant soin de régler nos sentimens , il nous

conduira dans le sein du plaisir où nous aspirons tous , & toutes nos actions seront revêtuës de tous les caractères de la vertu. Voyons à présent ce que lui doit la fociété.

SECONDE PARTIE.

L'Amour propre produit encore l'amour des plaisirs , & les plaisirs font l'ame de la fociété. Eux seuls nous font aimer la gloire comme la source où il faut les chercher : d'ailleurs c'est un moyen de nous estimer d'avantage , & par là même d'étendre l'empire de l'Amour propre , cause première de tous nos mouvemens & où tout doit se rapporter.

C'est la gloire qui nous remplit de cette noble chaleur qui fait éclore les actions les plus utiles à la fociété : voyez ce qu'elle peut sur ce jeune héros ! apercevez tout l'art de l'Amour propre. Lui seul persuade à ce guerrier que c'est pour l'amour de la patrie qu'il doit affronter mille dangers ; ici il fait briller à ses yeux les marques d'honneur qu'il lui prépare ; là il lui montre les premières places & les distinctions les plus flâteuses ; son cœur en est saisi , ébranlé , pourroit-il se défendre contre des attraits si séduifans ? Il s'arme , il s'expose , il ne

craint point pour ses jours. L'Amour propre feint de s'oublier pour mieux cacher son dessein ; de là ce guerrier sert son Roi , défend sa patrie , nos biens , nos jours même , & souffre sans se plaindre les plus grands maux : que dis-je , sans se plaindre ? le peril a des charmes pour lui ; l'espérance de sa fortune , les honneurs qui lui sont promis , les plaisirs qui en font la suite , tout cela fait l'objet de ses vœux , & nous ne devons qu'à son amour propre le calme dont ses exploits nous font jouir.

C'est cette même gloire qui a porté les arts & les sciences à leur plus haut degré de perfection ; c'est pour elle que tant d'hommes se sacrifient encore tous les jours à notre repos , parce que tous sont persuadés qu'on ne peut se rendre heureux sans contribuer au bonheur des autres.

L'amitié la plus pure ne tient la solidité de ses nœuds que d'un principe de plaisirs ; c'est une juste convenance d'humeur , de sentimens , qui nous lie & nous attache les uns aux autres : nous aimons à nous trouver dans nos amis , nous aimons à trouver en eux nos inclinations , nos goûts : notre amour propre y trouve son compte , tout le

flâte, tout le sert; on aime nos intérêts, on les prend à cœur, on se plaît avec nous, on entre dans nos peines, dans nos plaisirs, dans nos vûes: que d'avantages un pareil commerce ne fournit-il pas? comment s'y refuser! Est-on malheureux, c'est dans le sein d'un ami qu'on vient soulager son cœur des inquiétudes qui le dévorent; & quoi qu'un Auteur célèbre dise, (a) *que répandre ses malheurs, c'est les multiplier*, je trouve que de les répandre dans le sein d'un ami, c'est les affoiblir & les diminuer; mais pour jouir sûrement de ces avantages, il faut apporter dans la société autant de fonds que les autres, car on ne la conserve que par des attentions réciproques; & on n'en verroit point finir, si on avoit toujours les ménagemens qu'on doit avoir pour l'amour propre.

C'est au plaisir que nous devons les bienfécances; qu'on ne s'abuse pas, ces espèces d'hommages que nous sommes convenus de nous rendre réciproquement, n'ont d'autres principes que le plaisir. Voulez-vous en être convaincu, jetez les yeux sur ceux dont vous faites le moins de cas? Vous verrez que ce ne

(a) Mr. de la Chaussée dans sa *Mélanide*.

sont point les moins respectables , mais ceux qui ont le moins de pouvoir & de qui vous n'esperez rien , car souvent avec de la probité & de l'honneur , on n'est pas sûr d'être considéré , il faut intéresser le plaisir : Est-il d'intelligence avec nous ? les nœuds de la société se resserrent , nos liaisons se forment , nos amitiés se cimentent ; il entretient parmi nous ce doux commerce de bons offices qui rend toujours avec usure les plus grands avantages ; il dicte ces attentions , ces égards qui nous laissent chacun contents de nous-mêmes , & qui produit cet état de gaieté & de satisfaction qui contribue si fort à notre bonheur.

Est-il rien de si beau que cet ordre , cette subordination dans tous les états ; sans le plaisir , verrions-nous régner cette harmonie qui nous enchante ? Il nous lie si fort les uns les autres , qu'il ne faut que ce motif pour rendre toujours durable cette chaîne qui nous unit ; lui seul rend doux & léger l'état le plus pénible , & empêche qu'aucun ne soit malheureux , la nature ayant dispensé à tous une portion de peines , & une de plaisirs.

Est-il un sort plus affreux que celui de ce laboureur , dit cet homme , qui se fait de ses occupations une idée qui l'épouvante ,

l'épouvante, & qui pense sans doute comme certains Philosophes, *que le souverain bien est dans l'oisiveté*, comme si on pouvoit juger du bonheur des autres hommes sur nos propres idées ! Pénétrez jusqu'à son cœur, lui dis-je, voyez ce qui s'y passe ? vous n'y apercevez ni ambition ni cupidité, ni crainte ni remords, rien ne trouble son ame, il ne connoit aucune de ces passions dont le riche est dévoré ; heureux de trouver dans son industrie des moyens toujours suffisans pour son entretien & celui de sa famille, il ne forma jamais d'autres desirs. De retour de son travail, il vient goûter sur le soir d'un beau jour ; je dis d'un beau jour, parce que tous sont pour lui également sereins : Il vient goûter, dis-je, un repos doux & tranquille ; repos dont les délices sont préférables à tout ce que la plus haute fortune peut jamais procurer.

Quel autre motif que l'amour des plaisirs peut nous faire aimer les richesses ; ce sont elles qui nous donnent de la considération, & qui nous procurent toutes les commodités de la vie ; de là naît le desir d'en acquérir, desir qui est toujours réglé lorsqu'on fait se bien aimer, & par conséquent l'ambition qui en est

la suite , ne peut qu'être également utile à la société & à celui dans le cœur de qui elle se fait sentir.

C'est là le but que se propose ce Négociant qui traverse les mers les plus dangereuses , qui affronte mille périls ; lorsqu'il nous rapporte les richesses de l'autre continent , & qu'il répare les malheurs des saisons , la stérilité de nos campagnes , & dans le tems même que la nature semble se refuser à nos besoins , nous jouissons abondamment de tout.

C'est le but de ce Jurisconsulte, lorsqu'il sacrifie son tems , son repos , qu'il traîne des jours tristes & laborieux : pour quoi ? pour des richesses qui lui promettent des plaisirs plus vifs que ceux qu'il sacrifie ; car c'est une vérité incontestable, on ne satisfait jamais une passion , que par le sacrifice d'une autre : c'est enfin le but de tous les hommes en concourant au bonheur de la société.

C'est l'ambition qui a donné cette place brillante à cet homme dont la sagesse & les lumières font le bonheur de tout un peuple , la fortune & le mérite lui en ont aplani le chemin ; le plaisir d'être aimé de ceux qu'il gouverne , la satisfaction attachée à l'accomplissement de ses devoirs , est l'éguillon le plus puis-

fant qui l'excite & le porte à les remplir.

Antonin se fraye une route dans le chemin de la vertu, & ne s'en écarte plus ; les éloges qu'on donnoit à Trajan, la tendre affection que le peuple portoit à cet Empereur, furent les motifs qui l'ébranlerent, je dis plus, qui le déterminèrent à le surpasser. Il tenta de nouveaux efforts, & il en vint à bout, il trouva son bonheur dans celui de ses sujets ; bonheur également solide & vrai ; empire aimable seul digne d'envie, il tient tout des bienfaits & de la reconnoissance.

Qu'on pénètre dans le cœur de tous les hommes, l'on verra que l'amour propre est le seul & vrai mobile de toutes nos actions quelques vertueuses qu'elles paroissent ; ainsi bien loin de déclamer contre cet amour, on sent parfaitement qu'il ne nous est donné que pour nous rendre heureux.

Aimons-nous donc, rien de plus naturel & de plus juste, mais gardons-nous de laisser prendre à l'amour propre l'autorité des passions ; rien n'est plus opposé à nos plaisirs, à nos intérêts : en s'aimant bien, on se tiendra toujours sur ses gardes, afin qu'il ne prenne sur nous que ce qu'il faut pour produire ces ac-

tions propres à notre bonheur & à celui de la société.

*Discite ô miseri, & causas cognoscite
rerum,
Quid sumus.*

Perse Sat. 3.

ODE.

*Lue à la Séance publique du 10. Janvier
1754.*

DAns les climats où Zoroastre
Porta le culte de ses Dieux,
Le Persan révéroit cet astre
Qui rend la lumière à nos yeux :
Son éclat aux regards du Mage
Offroit la véritable image
Du Dieu qui l'orna de ses mains,
Pour dissiper la nuit profane
Dont l'impitoyable Arimane (a)
Entouroit les tristes humains.

(b) De l'Hydaspe les Dieux propices

(a) Arimane étoit regardé par les Perses comme le Génie du mal.

(b) L'Hydaspe fleuve de Perse. On fait assez que les Persans comme les Gaulois, & tous les anciens Peuples n'élevoient point de temples à leurs Dieux; ils les adoroient dans les forêts & sur les montagnes.

N'étoient point encore adorés
 Dans ces fastueux édifices
 Par le marbre & l'or décorés ;
 Un bois sauvage & solitaire
 Etoit l'unique sanctuaire
 Où la vertu portoit ses vœux :
 Bientôt la coupable licence ,
 Dans ce séjour de l'innocence ,
 Introduisit son culte affreux.

La discorde dans ces bois sombres
 Troubla l'empire de la paix ,
 Et sous l'épaisseur de leurs ombres
 Le brigand cacha ses forfaits :
 Cessons , dit le Prince des Mages ,
 De porter ici les hommages
 Qu'exige la divinité ,
 Et dans un transport légitime
 Détruifons ces lieux où le crime
 Triomphe avec impunité.

Il dit , les Prêtres fanatiques
 S'enflament du même courroux ,
 Les ormeaux, les Chênes antiques
 Chancelent déjà sous leurs coups ;
 Sortant d'une nuë éclatante ,
 Le Dieu d'une voix menaçante ,
 Suspend leurs efforts infensés :
 Arrêtez , troupe téméraire ,
 Qu'on épargne mon sanctuaire ,

Purifiez-le, c'est assez.

Du destin de la Poësie
 Mes vers ont tracé le tableau ;
 Autrefois sa douce harmonie
 Des mortels étoit le flambeau :
 A la terre encore naissante
 (c) Elle annonçoit la main puissante
 Qui la suspendit dans les airs ,
 Et les Philosophes austères
 Voiloient sous ses fables légères
 Les merveilles de l'univers.

Muses , au temple de mémoire
 Votre main plaçoit les héros ,
 Et dans les fastes de la gloire
 Gravoit leurs noms & leurs travaux :
 La nature pour vous docile ,
 (d) Au Philosophe de Sicile
 Laisa pénétrer ses secrets ,
 (e) Et sur les trépieds fatidiques ,
 Le Ciel de vos sons héroïques
 Orna ses augustes décrets.

(c) Dans ces premiers tems la Théologie , la Physique , & l'Histoire s'écrivoient en vers ; les strophes suivantes en donneront des preuves.

(d) Empedocle Sicilien avoit mis en vers toute la Physique ; cet ouvrage qui le rendit fameux ne s'est point conservé jusqu'à nous.

(e) On fait que les Oracles se rendoient en vers.

Orphée à ses chants invincibles
 Soumet le fier tiran des morts ;
 Les rochers devenus sensibles ,
 D'Amphion suivent les accords :
 Apollon par la voix d'Homère
 D'Achille décrit la colère ,
 [f] Hésiode chante ses Dieux ;
 Pareil à la flâme rapide
 Pindare des vainqueurs d'Elide
 Éternise les noms fameux.

Sur ses rivages le Permesse
 Reçut l'Amante de Phaon ;
 L'Amour au sein de la moleste ,
 Monta le luth d'Anacreon :
 Bientôt les Muses consternées ,
 Dans leurs demeures profanées ,
 Virent régner la volupté ,
 Les mensonges pour la défendre ,
 Se ressemblerent sur la cendre
 Des autels de la vérité.

Les plaisirs , de la nuit profonde
 Quitterent les antres obscurs ;
 Venus souveraine du monde ,
 Fit entendre ses sons impurs.
 Les Nymphes de la double cime ,
 En gémissant , virent le crime
 Usurper le nom des vertus ,

(f) La Théogonie d'Hésiode.

Et le Poëte mercénaire
 Brûler un encens téméraire
 Devant l'Idole de Plutus.

Du fond des marais du Parnasse
 S'élèvent de sombres clameurs,
 De vils monstres avec audace
 Proscrivent tes sons enchanteurs ;
 Saisis d'un profane délire,
 Leur fureur veut briser la lyre
 Dont tu charmes les immortels :
 Apollon , je prens ta défense ,
 Contre l'orgueilleuse ignorance
 Qui veut renverser tes autels.

N'imitons point le zèle impie
 Des Mages de Persépolis ,
 Faisons regner la Poësie
 Dans ses aziles rétablis ;
 Que dans Paphos & dans Cithère ,
 Les tirans de ton sanctuaire ,
 Cachent leur culte décrié ,
 Et que les Muses fugitives
 Ramènent les Graces naïves
 Sur l'Hélicon purifié.

Triomphans des Parques funèbres ,
 Par le secours de tes accens ,
 Dieu du Pinde , les noms célèbres
 Braveront l'injure des tems :

Jamais le crime & la moleſſe
 N'oſeront au bord du Permeſſe
 Relever leur temple abattu ;
 Par le Ciel même révéree ,
 De tes enfans la voix ſacrée
 Ne chantera que la vertu.

MEMOIRE

*Sur les anciens Volces Arécomiques , &
 ſur la Ville de Nîmes Capitale de
 ces peuples.*

LEs anciennes Villes comme les Mais-
 ſons illuſtres ignorent communement
 leur origine , & y ſuppléent par des
 fables. Dans les ſiècles de l'idolatrie l'on
 vouloit deſcendre d'un Dieu , ou du
 moins , d'un demi Dieu ; les habitans
 de Nîmes ſuivirent l'uſage établi , ils
 remontèrent juſques aux tems fabuleux ,
 & trouvant un Nemaufus parmi les deſ-
 cendans d'Hercule , ils l'adoptèrent pour
 leur Fondateur. Cette chimère fut reçue ,
 chaque Ville avoit la ſienne , & l'on
 étoit convenu pour l'intérêt commun
 de ne pas chicaner ſur cet article : dès-
 lors il fut décidé que l'Héraclide Nemauf-

lus avoit fondé Nîmes , & lui avoit donné son nom ; rien n'étoit plus flâ-
teur pour la vanité de nos premiers Ci-
toyens qu'une pareille généalogie , qui
leur donnoit des héros pour pères , &
Jupiter pour ayeul : l'amour que le
peuple a toujours eu pour le merveil-
leux aidait encore à cette opinion ,
aussi ne trouva-t'elle aucun obsta-
cle à s'établir ; la tradition conserva la
mémoire de ce fait prétendu , & les
Auteurs [a] le confirmèrent dans la
suite.

Notre Ville est pleine de monumens
qui attestent le culte qu'elle rendoit à
Nemausus: nous rapporterons ici quelques
inscriptions qui en font foi.

VIRRIVS A

NEM. V. S.

Gruter.
pag. 131.
Nº. 7.

C. ANDOLATIUS

NEMAVSO. V. S. L. M.

NEMAV^c...

V. S. L. M.

SEX. IVL. SEVERV.

[a] Etienne de Byfance , &c.

IOVI. ET. NEMAVS.
 T. BIVIVS HERM.
 EXACTOR. OPER.
 BASILICAR. MAR
 MORARI. ET. LAPIDARIVS.

I. O. M. HELIOPOLITAN
 ET. NEMAVSO
 C. IVL. TIB. FIL. FAB.
 TIBERINVS. P. P. DOMO
 BERYTO. VOTVM. SOLVIT.

Ces quatre dernières inscriptions , inconnues jusqu'à ce jour aux Antiquaires , ont été trouvées dans les déblais de notre Fontaine , fameuse aujourd'hui chez les savans & les curieux par les précieux restes d'antiquité qu'on a découverts dans son sein , & par les embeliffemens qu'on y fait depuis quelques années.

Si l'on en croit le Marquis Maffei , [b] (qui ne fait que suivre en cela l'opinion de M^{rs}. de Thou & de Valois) notre Ville doit son nom à sa Fontaine : il se fonde sur ces vers d'Aufone.

[b] *Gallia antiquitates quædam selectæ.*

*Non aponus potu , vitreâ non luce
Nemausus*

*Purior , aquoreo non plenior anne Ti-
mauvus :*

Mais d'où cette Fontaine aura-t'elle tiré ce nom de *Nemausus* ? Nous retombons encore dans l'opinion fabuleuse , qui cependant avoit passé pendant une longue suite de siècles pour une vérité constante. Je joins ici une Médaille d'argent que j'ai vûë dans le cabinet de M. Boudon, l'un de nos Compatriotes : elle représente d'un côté la tête de Nemausus ornée d'une espèce de bandeau ou diadème , & sur le revers ce même Héros ceint d'une écharpe court à toute bride. Le tems , qui a fort endommagé cette Médaille , en a rongé les rebords & fait disparoitre les dernières lettres du nom dont le commencement [NEMA] se voit encore dans l'exergue.

L'on osa dans le dernier siècle révoquer en doute le témoignage constant de toute l'Antiquité. [c] Un de nos premiers Académiciens , connu par son érudition , fit venir le nom de *Nismes* des

[c] Graverol , notice des Villes du Languedoc.
(*Nemausus* à *Nemoribus* .)

forêts qui couvroient la place où notre Ville fut bâtie ; & un favant Étranger [d] soutint qu'elle devoit ce nom à la grandeur de son enceinte : les murs en effet, dont on voit encore les débris , s'éten-
doient sur sept collines & renfermoient un espace de 11858. pas de circuit ; [e]
(Rome n'étoit guère plus vaste) mais dans toute la partie qui s'étend sur nos rochers , on ne découvre aucune trace de maisons ni de fondemens : ce sont par tout des champs complantés de vignes & d'oliviers , & qui paroissent avoir toujours été ce qu'ils sont aujourd'hui. A quoi pouvoient donc servir ces champs, ces montagnes , & ces rochers que renfermoient nos remparts ? Une partie de l'enceinte alors ensemencée étoit - elle destinée à fournir ce qui étoit nécessaire pour l'usage & la subsistance de nos Citoyens ? habitoient-ils seulement le milieu de leur enceinte pour être plus à couvert des traits en cas de siège ? dans un tems où l'on ne prénoit guère les Villes que par blocus & par famine , la grandeur de l'enceinte n'affoiblissoit-elle

[d] Wachter gloss. german. *Nemausus de Nimis*, *Nemes*, *Nemit*, qui signifient *Grand* en langue celtique.

[e] Poldo d'Albenas.

pas les Affiégeans qu'elle obligeoit de multiplier leurs quartiers & de diviser leurs forces ? Enfin dans ces fiécles reculés nos Péres réservant la pompe & les ornemens pour les Temples de leurs Dieux , n'habitoient-ils pas des maisons basses & la plû-part à un seul étage ? D'ailleurs le commerce & le voisinage des Germains n'avoit-il pas pû faire recevoir dans les Gaules l'usage de bâtir des maisons [*f*] détachées les unes des autres , usage qu'avoient introduit chez ces Peuples l'ignorance de la bonne Architecture ou la crainte des incendies ? Voila , je crois , les principales raisons de l'étendue immense des anciennes Villes.

On donne encore une autre étimologie du nom que porte notre Patrie ; c'est une conjecture aussi probable du moins que les précédentes : nous la devons à Mr. Ménard, Historien de notre Ville & notre Confrère. L'on fait assez que les Gaulois , comme tous les anciens Peuples [*g*] n'é-

[*f*] Tacit.

[*g*] Ce que je dis ici ne contredit point ce que j'ai avancé plus haut ; l'usage d'élever des temples fut introduit dans les Gaules par les Romains , & ce furent ces mêmes Peuples qui fortifierent de murs & de tours les Villes Gauloises , défenduës jusqu'alors par un simple fossé & quelques palissades.

levoient point de Temples à leurs Divinités ; ils les adoroient dans les bois & sur les hauts lieux : les montagnes au pied desquelles notre Ville est située servoient sans doute aux cérémonies de religion , les Peuples voisins s'y rassembloient pour faire leurs sacrifices , peu-à-peu ils regarderent ce lieu comme sacré & s'acoûtumèrent à le nommer ainsi dans leur langage. [h]

Nous n'entrerons point sur un sujet si obscur dans des discussions peu intéressantes pour la plû-part des Lecteurs. Les Gaulois peuvent avoir été attirés par la douceur du climat , par le voisinage de la Mer & du Rhône , par l'abondance & la beauté des eaux de notre Fontaine ; quoiqu'il en soit , ils s'y établirent dans une antiquité si reculée , qu'il est impossible d'avoir aucunes lumières sur le tems de cette transmigration.

Ces Peuples descendus de Gomer fortoient en foule des Regions glacées du Nord pour chercher des terres nouvelles & des climats plus tempérés , leurs Chefs

[h] C'est dans le langage celtique qu'il en faut chercher l'étimologie ; (du nom de Nemausus) ce nom est composé du mot *Nemes* , ou *Nemodh* , ou *Nemoz* , qui signifioit un lieu consacré. Histoire civile , ecclésiastique , & littéraire de la ville de Nîmes, tom. 1.

s'illustroient en envoyant des Colonies & en fondant des Villes ; il étoit réservé à des siècles aussi grossiers , mais plus barbares , d'attacher la gloire des Souverains à la désolation des Provinces , au carnage , aux usurpations , & aux autres maux qu'une ambition effrénée traîne après elle. Les Gaulois s'étendirent dans cette partie de l'Europe qui porta depuis leur nom , & y formerent plusieurs Etats, les uns républicains , les autres monarchiques.

Parmi les premiers , on distinguoit les Volces Arécomiques , ainsi nommés [i] à cause de la nature du canton où ils s'étoient fixés , ou du culte spécial dont ils honoroient le Dieu Mars [k] Le Pays situé entre les Montagnes du Gevaudan , la Rivière de l'Orb , la Mer Méditerranée & le Rhône , étoit soumis à leurs loix ; leur domination s'étendit même pendant quelques

[i] Les mots celtes *Ar* & *Comb* signifioient *Montagne* & *Vallée* , & le dernier signifie encore la même chose en langage vulgaire du Pais. Cette étimologie s'accorde assez avec la nature du terroir de ce canton , entrecoupé de Vallons & de Montagnes. V. les notes du premier volume de l'Histoire de Nîmes par M. Ménard.

[k] De *Apns* nom grec du Dieu Mars V. Guiran in *explicatione duorum veterum numismatum Nemausensium* , &c.

quelques siècles au-delà de ce Fleuve , & ils en occupoient les deux rives du tems d'Annibal. [l] Ils habitoient vingt-quatre villes dont Nîmes étoit la Capitale. Le voisinage & le commerce des Phocéens , fondateurs de Marseille , civilisa les Volces , ils dûrent à ces peuples une partie des usages , des mœurs , & des arts de la Grece. Je ne prétends point admettre par là l'opinion de quelques Modernes [m] qui prétendent que Nîmes avoit reçu dans son sein une colonie phocéene ; ce n'est qu'une conjecture dénuée de preuves que dément le silence des Auteurs anciens : l'on se fonde pour appuyer ce système sur quelques mots de notre langage vulgaire qui paroissent dériver du grec , & sur plusieurs inscriptions qui nous restent en cette langue , mais ces monumens sont visiblement postérieurs à l'entrée des Romains dans nos contrées ; l'on sçait que ces maîtres du monde faisoient leurs délices de la langue grecque , qu'ils s'en servoient même quelquefois pour leurs monumens publics : nous avons sous nos yeux une inscription

(l) *Jam in Volcarum pervenerat agrum* (Annibal)
gentis valida colunt autem utramque ripam Rhodani.
 Tit. Liv. Lib. 21.

(m) Deyron Antiq. de Nîmes.

fépulchrale , où l'on a joint les deux langues , & je la raporte d'autant plus volontiers , qu'elle a été défigurée dans un voyage littéraire dont les auteurs ne se donnèrent pas fans doute la peine de la voir & de la copier eux-mêmes.

D. M.

C. VIBI. LICINIANI

ANN. XVI. M. VI.

C. VIBIVS

AGATHOPVS ET

LICINIA NOMAS

FL. OPTIMO PISSIM.

* *Antea polla genoito Neodmeto epitumbo*

Me Batoc aukmepe me kakon aigipuron

Amia kai camouxa kai udatine narkiccoc

Ou eibie kai peri cou panta genoito roda.

Les deux voyageurs non contents d'avoir bouleversé l'inscription au point de la rendre méconnoissable , ont expliqué le *Néodmetos épitumbos* par le tombeau de Néomet ; j'ignore quel est ce Néomet dont l'inscription ne parle point , & dont

* L'Imprimeur n'ayant point de caractères grecs , a pris le parti de mettre ces deux distiques en lettres latines.

le nom n'est ni latin ni grec. Le *Néodmetos* ne signifie qu'un tombeau bâti de neuf, (*Recens structus*) & répond peut-être assez bien au *Sub aseia* des inscriptions latines. J'ai relevé exprès cette erreur, qu'on ne devoit pas attendre de deux Religieux d'un Ordre à qui les sciences & les belles-lettres ont les plus grandes obligations.

Les autres inscriptions grecques sont dans le même goût; le changement du Σ en *Cy* est uniforme presque partout, & l'on fait que le changement n'eut lieu que dans le premier siècle de l'Empire Romain: de plus, les noms de Trajan, d'Hadrien, & de Commode se trouvent dans plusieurs de ces inscriptions, la plus-part brisées & réduites en fragmens par le peu de soin des uns, & par la barbarie des autres: *Quos nostris etiam sub oculis quasi totidem infestos sibi Alaricos & Gensericos veneranda antiquitas quotidie offendit* [n]

De tout cela il s'enfuit que les Inscriptions grecques qui nous restent ont été faites par les Romains, ou du moins sous les Romains; que la langue grecque étant familière à ces peuples, plusieurs mots grecs peuvent avoir passé

[n] Le Franc de *Antiquitatibus Cadurcorum*.

dans l'Idiome vulgaire , & avoir formé dans la suite , par leur union avec le celtique , le latin , & la langue des Francs , le jargon que nous appellons *le patois* , sans supporter une Colonie Phocéenne , dont nous n'avons aucune trace. Après cette digression qu'on aura trouvée peut-être un peu longue , révenons à nos Arécomiques.

Le marbre suivant , trouvé depuis quelques années , nous apprend le nom d'une partie des Villes dépendantes de Nîmes.

A N D U S I A

B R V G E T I A

T E D V S I A

V A T R V T E

. V G E R N I

S E X T A N T

B R I G I N N

S T A T V M A E

V I R I N N

. V C E T I A E

S E G V S T O N .

M^r. Ménard croit avec raison qu'après les mots *d'Ugerni* & de *Ucetia* , l'on doit sous-entendre *Castrum* , & il régar-

de ces deux Villes comme des Citadelles ou Camps fortifiés , où logeoient les troupes romaines.

On n'est point en doute sur *Ucetia* , c'est incontestablement la ville d'Uzés, près de laquelle on voit la fontaine d'Eure qui portoit autrefois ses eaux dans la notre , par l'acqueduc du pont du Gard.

Les opinions sont partagées sur le *Castrum Ugerni* : quelques (o) Auteurs le placent à Orgon en Provence ; M^r. de Valois (p) dans l'isle de la Vergne , appelée *Gernica* qui subsistoit autrefois entre Beaucaire & Tarascon ; le nouvel Historien de Nîmes , sur les bords du Rhône dans le même endroit où s'est formée depuis la ville de Beaucaire : il distingue le *Castrum Ugerni* de la ville d'*Ugernum* qu'il dit avoir été située dans la plaine de Saint-Romans, près des villages de Jonquieres & de Saint-Vincent.

On reconnoit dans *Andusia* la petite ville d'Anduse , & dans *Briginn* le village de Brignon , à quatre lieues de Nîmes du côté d'Alais.

Le Village de Castelnau voisin de Montpellier , s'est élevé près de la place

(o) *Papir. Mass. Descript. Franc. Hist. Ecclesiast.*
de la Ville d'Arles.

(p) *Notitia Gall.*

où étoit autrefois la ville ou le bourg de *Sextantio*, dont le nom a été défiguré par les cartes, & par les itinéraires qui l'appellent indifféremment *Sofstatio*, *Serratio*, *Sextatio* & *Sestantio*. Si la ressemblance des noms suffisoit pour appuyer une conjecture, on pourroit croire que *Brugetia*, *Tedusia* & *Vatrute*, sont aujourd'hui les villages de Brouzet, de Vauvert, & de Teziés; l'un situé près des étangs, l'autre dans le voisinage des bourgs de Quisfac & de Sauve, le troisième enfin à une lieüe du pont du Gard. Pour *Statuma*, *Virinn* & *Seguston*, rien ne nous aide à découvrir leur véritable position: ce sont des villes dont les vestiges même sont détruits, & dont nous ignorerions les noms sans le marbre que je viens de rapporter.

Les villes autrefois dépendantes de Nîmes qui subsistent encore sont Lodeve, Maguelonne, & le Vigan. Il en est de détruites comme *Vindomagus* à l'occident de Nîmes, *Heraclée* à l'embouchure du Rhône, *Forum domitii* près du village de Fabregues sur l'ancienne voye militaire que fit construire C. N. Domitius Ænobarbus Proconsul des Gaules, *Rhoë* appelé aussi *Rhoda* & *Rhodanusia*, sur la rive occidentale du Rhône, *Pons*

Ærarius, situé sur le même fleuve entre Beaucaire & Tarascon, il se joignoit à un bourg ou hameau destiné pour les relais, car c'est ainsi qu'on entend le mot *Mutatio*, que l'Itinéraire de Bordeaux ajoute à celui de Pons *Ærarius*. Au reste une partie de ces Villes étoit détruite dès les premiers tems de l'Empire Romain.

Les autres Cités Arécomiques n'ont fait que dégénérer de leur ancienne grandeur, & se sont réduites peu-à-peu en villages; tels sont ceux de *Méze* & de *Lates*, autrefois Villes sous les noms de *Mansa* & de *Latara*: ainsi sur les ruïnes de *Poligium* s'est élevé le village de Boufigues, assez près des bains minéraux de Balaruc. La Ville d'*Ambrussum* placée sur la route militaire qui conduisoit d'Arles à Toulouse, & située à une égale distance de Nîmes & de *Sextantio*, ne nous offre plus que quelques ruïnes & un pont sur la rivière de Vidourle, dont il ne reste aujourd'hui que deux arches entières de cinq qui le composoient. La domination des Arécomiques s'étendit pendant un tems au-delà du Rhône; ils possédoient en Provence la ville d'*Anatilia*, & au-delà de l'Orb la ville de *Narbonne*, qui étoit leur port de

Mer. [*q*] L'histoire de ces Peuples est enveloppée de profondes ténèbres jusqu'à l'an de Rome 536. Annibal est le premier ennemi connu à qui les Arécomiques paroissent avoir eu affaire ; ce Général venant d'Espagne gagna par ses présens une partie des Gaulois , intimida l'autre & parvint sans obstacle jusqu'aux bords du Rhône. Il fut alors obligé de suspendre sa marche , il trouvoit une barrière impénétrable défendue par les Arécomiques : Annibal ne voulut point s'exposer à passer le fleuve en leur présence , il le fit remonter par une partie de ses troupes jusques dans le voisinage de l'endroit où fut depuis bâtie la ville du Saint-Esprit. [*r*] Les Carthaginois ne trouverent là aucun ennemi qui défendît la rive opposée , ils traverserent le Rhône sans obstacle , revinrent fondre sur les Arécomiques , les dissipèrent , & Annibal n'eut plus à vaincre que la rapidité des eaux & l'embarras que lui causerent la pesanteur de ses Éléphans & la difficulté de leur transport.

Cet événement porte à croire que les Arécomiques étoient alors alliés des Ro-

[*q*] *Horum (Arecomicorum) navale dicitur Narbo.*
Strab. lib. 4. *Xiland.*

[*r*] Rollin , dans son Histoire Romaine , marque le lieu du passage entre Roquemaure & le Pont Saint-Esprit.

mains ; & le mauvais succès de l'ambassade que le Sénat envoya aux Gaulois pour les détourner de s'unir avec Annibal, n'est point contraire à cette opinion. Les Envoyés exaltèrent en vain la puissance & la réputation de leurs armes ; les Gaulois n'avoient pas oublié que leurs Pères avoient fait trembler le Capitole , ils répondirent aux Députés qu'ils n'avoient pas assez de sujet de se louer de Rome , ou de se plaindre de Carthage, pour prendre le parti de l'une contre l'autre. Cette réponse fut celle du corps de la Nation Gauloise. Mais divers Peuples particuliers pensoient différemment ; les Marseillois entr'autres étoient amis des Romains , & avoient des Alliés ; les Arécomiques étoient unis depuis long-tems à eux , & ils composoient , suivant toutes les apparences , une partie des troupes auxiliaires des Phocéens. Nîmes fut bientôt alliée plus particulièrement aux Romains , leur union me paroît avoir eu lieu environ un siècle après , & l'on ne peut en assigner une époque plus probable , que la fondation de la ville d'Aix [s] par C. Sextius , & les conquêtes que C. N. Domitius Ænobarbus & Q. Fabius Maximus firent peu de tems après dans les Gaules.

La paix & la tranquillité , fruits de leurs victoires , ne [u] subsistèrent pas long-tems dans nos Provinces ; elles furent bien-tôt troublées par les courtes des Cimbres & des Teutons. Ces Peuples fiers de la défaite d'une Armée Romaine, fondirent comme un torrent sur les Espagnes ; battus & mis en fuite par les Celtibériens , ils refluérent sur les Gaules, Marius les détruisit en deux combats , & mérita par ses victoires l'affection & la reconnoissance de nos Peuples , qui non contents de lui être inviolablement attachés dans la guerre civile contre Sylla, furent encore fidèles aux débris de son parti subsistant après sa mort sous la conduite de Sertorius. Cet attachement aux Amis de leur Libérateur devint fatal à leur puissance ; Pompée Vainqueur de l'Espagne les en punit , en leur ôtant toutes les Places qu'ils possédoient sur la rive gauche du Rhône.

Je cite , en finissant ce Mémoire , quelques Monumens des Arécomiques : j'ai entre les mains une médaille en petit bronze de ces peuples : la tête représente quelque Divinité topique & inconnue. Les mots VOLCAE & AREC désignent clairement les volces Aréco-

(u) L'an de Rome 652.

miques. On reconnoit sur le revers l'habit gaulois, & peut-être un Druïde, contemplant avec vénération le Chêne d'où il tiroit le Gui sacré, si précieux à nos Ancêtres; car je ne puis y reconnoître, comme les Auteurs de l'histoire de Languedoc, un Magistrat de Nîmes revêtu de la Toge, outre que l'habit sur la médaille est plus court, & a moins de plis que la toge romaine: je n'imagine pas quel rapport ce Magistrat auroit avec l'arbre qu'il confidère.

J'ai vû la médaille suivante dans le cabinet de M^r. Flechier; la tête n'est pas plus aisée à reconnoître: l'on y voit les deux lettres AR, & VOLC dans l'exergue du revers, un Aigle portant entre ses Serres une couronne & une palme, simboles de la valeur des Volces, & peut-être de quelque victoire qu'ils avoient remportée.

Les deux médailles ont sans doute été frappées après l'alliance de Nîmes avec les Romains, qui introduisirent chez les Volces l'usage de la langue latine; mais je les crois antérieures à la colonie envoyée par Auguste: après cette époque nous voyons en effet notre patrie se décorer dans tous ses monumens

& sur toutes les monnoyes du nom de colonie, titre le plus honorable qu'une ville pût avoir, puisqu'elle s'incorporoit par là, pour ainsi dire, avec les maîtres du monde, & le plus avantageux à cause des privilèges dont cette association étoit la source.

Cette Colonie & les monumens qui y ont rapport fourniront la matière d'un autre Mémoire qui fera inferé dans nos premiers Recueils.

MEMOIRE HISTORIQUE

Sur les anciennes Amazones.

Notumque furens quid foemina possit.

VIRG. *Æneid.* L. 5.

L'Existence des Amazones, supposée par tous les Poètes de l'Antiquité, prouvée par une foule de monumens, attestée par les historiens les plus judicieux, admise par les Philosophes les plus graves, est cependant une question qui partage encore les Sçavans.

Plusieurs Modernes & quelques Anciens parmi lesquels on compte Strabon , auteur d'une très - grande autorité dans la République des Lettres , n'ont pû se persuader qu'une Nation composée de Femmes ait subsisté pendant plusieurs siècles , encore moins qu'elle ait exécuté les grandes actions qu'on attribué aux Amazones ; qu'elle ait subjugué une grande partie de l'Europe , soumis presque toute l'Asie , & surpassé la valeur des Peuples les plus belliqueux.

Je n'ai pas dessein de rapporter ici toutes les pièces de ce procès littéraire : [a] à mon avis , les objections de Strabon , de Palcephatus , & de quelques autres ne sçauroient balancer les témoignages unanimes d'Hérodote , de Justin , de Plutarque , de Platon , en un mot des Auteurs les plus célèbres de l'Antiquité qui ne permettent aucun doute sur cette matière.

Que si à ces autorités on ajoute les monumens que ces illustres Guerrieres ont laissé de leur gloire , un grand nombre de Villes bâties par leurs mains , des Lieux devenus célèbres par leurs combats,

[a] On trouvera cette matière discutée dans le plus grand détail , dans la Dissertation latine de Pierre Petit qui a prodigué dans son ouvrage une immense érudition.

des Médailles frappées en leur honneur ,
des Fêtes instituées pour conserver la
mémoire de leurs exploits : Que si on
ajoute , dis-je , toutes ces choses aux té-
moignages de l'Histoire , on fera forcé de
convenir qu'il est peu de faits dans l'An-
tiquité mieux constatés que l'existence
de cette République célèbre & singulière.

La seule objection tant soit peu spé-
cieuse qu'on oppose à cette foule de
témoins , est prise de Strabon : “ Qui
,, pourra croire , dit cet Auteur , [*b*]
,, qu'il y ait jamais eû une Armée , une
,, Ville , & même une Nation entière de
,, Femmes ? Eh quand on pourroit se
,, persuader qu'une telle République a
,, réellement existé , croira-t'on sérieuse-
,, ment qu'elle ait pû , sans le secours des
,, Hommes , non-seulement subjuguier ses
,, Voisins , & porter ses armes jusques
,, dans l'Ionie , mais encore qu'elle ait
,, traversé les mers , & inondé la Grece
,, de ses troupes ? Ne seroit-ce pas dire
,, que les Hommes de ce tems-là étoient
,, des Femmes , & les Femmes des
,, Hommes ?

Mais toute cette déclamation porte
uniquement sur la foiblesse du sexe des
Amazones : Or les objections qu'on en

[*b*] Strab. L. II.

peut déduire se trouvent réfutées par un si grand nombre de faits répandus dans l'histoire de tous les siècles , que le raisonnement de notre Géographe incrédule croule de lui-même , & l'on est obligé de convenir que la nature , en donnant aux Femmes la douceur , les graces & la beauté , ne leur a point refusé les talens nécessaires pour le gouvernement , ni les sémences des vertus militaires.

En effet , sans parler ici des Reines célèbres de l'Antiquité , dont la gloire a égalé celle des plus fameux Héros , qui ne sçait que les Trônes les plus puissans de l'Europe ont été occupés par des Femmes fortes qui en ont soutenu l'éclat avec autant de prudence , de politique & de majesté , que les Monarques les plus célèbres. L'Angleterre a eu ses Elizabeths , l'Espagne ses Isabelles , & la France même , dont les loix excluent les Femmes de la Couronne , la France a eu ses Médicis.

Dire qu'il est contre les loix de la nature que les Femmes aient assez de courage , de force & d'intelligence pour faire la guerre avec succès , c'est assurément confondre les effets de la nature avec ceux de l'éducation. Platon qui vouloit que les Femmes de sa République prati-

quaissent dès leur jeunesse les mêmes exercices que les Hommes , étoit sans doute bien persuadé que l'éducation seule produit la différence observée pour l'ordinaire dans le tempéramment & dans les inclinations des deux sexes. [c]

Les délicatesses qui ont dans la suite affoibli le tempéramment des Femmes , n'étoient point encore connues dans les premiers âges du monde ; ce n'a été que lorsque les Nations se sont civilisées , lorsque le luxe a fait disparoître la rudesse des premiers siècles , que les Femmes abandonnant aux Hommes les exercices pénibles , ont regardé la beauté comme le fondement le plus flâteur de leur gloire , & qu'elles ont aimé à être distinguées par le titre de beau sexe. Dans les premiers tems le Mari & l'Epouse partageoient les travaux à-peu-près également , & n'avoient guères moins besoin de force & de vigueur l'un que l'autre. Or les Amazones sont de l'Antiquité la plus reculée.

La différence du tempéramment des deux sexes étoit encore moins sensible chez les Scythes dont les Amazones sont descendues , que chez les autres Nations ; la vie pénible & ambulante de ce Peuple

[c] *Plato lib. 34. de Leg.*

qui n'avoit point de demeure fixe & qui habitoit des déserts montueux , situés sous un climat des plus rudes , devoit nécessairement rendre leurs Femmes robustes & vigoureuses ; aussi les anciens Auteurs nous assurent-ils qu'elles partageoient les peines & la gloire des travaux militaires. “Les Scythes , dit Justin ,
 „ [d] ne sont pas moins célèbres par le
 „ courage de leurs Femmes , que par
 „ leur propre valeur ; & si on compare
 „ les exploits de l'un & de l'autre sexe de
 „ cette Nation , on fera en peine de dire
 „ quel est celui qui s'est acquis le plus
 „ de gloire.

Ce n'est pas seulement en Scythie , parmi des Nations sauvages qui n'avoient d'autre métier que celui des Armes , qu'on rencontre des Femmes guerrières ; l'histoire nous fournit dans tous les siècles & dans toutes les Nations des exemples du courage & de la valeur du beau sexe. Le seul Plutarque en a ramassé une foule dans son traité des faits vertueux des Femmes. [e] Strabon lui-même convient

[d] Just. lib. 2. C. 2.

[e] Cet Auteur parle entre autres des Femmes d'Argos qui ayant repoussé le Roi de Sparte, & sauvé leur Ville étroitement assiégée , obtinrent en recompense de leur bravoure la permission honorable de consacrer une statue au Dieu Mars , & le privilège singulier de porter

H

que les Femmes Scythes , les Celtes , les Thraces , & les Espagnoles n'étoient pas moins vigoureuses & n'avoient pas moins du courage que leurs Époux. [*f*]

Je m'écarterois trop de mon objet , si je voulois rapporter ici toutes les preuves historiques de la bravoure du beau sexe ; je n'en rapellerai qu'un seul exemple que l'histoire de Boheme nous fournit , & qui semble tout-à-fait parallèle à celui des Amazones. [*g*]

Au commencement du septième siècle , Libyssa succeda à Crocus son père , Duc de Boheme. Cette Princeesse voulant régner par elle-même , & craignant que les hommes de sa Nation ne méprisassent son sexe , s'ils avoient trop de part dans les affaires , donna beaucoup d'autorité aux femmes , & leur confia les emplois les plus importants de ses Etats.

Après sa mort , Valasque , l'une de ses Filles d'honneur , d'un courage trop élevé

des barbes postiches la première nuit de leurs nûces : Privileges dont leurs descendantes étoient encore en possession du tems de Plutarque.

[*f*] Strabon rapporte (*Lib. 3.*) une singularité fort bizarre des Femmes Espagnoles. “ Dèsqu'elles sont déli-
 „ vrées des douleurs de l'enfentement , dit-il , elles
 „ font mettre leur mari dans le lit , tandis qu'elles
 „ vaquent elles-mêmes aux affaires , & elles le ser-
 „ vent comme s'il étoit l'accouchée.

[*g*] Aeneas Sylv. Hist. Bohemic. C. 7. & 8.

pour rentrer dans l'esclavage dont Libyssa avoit fait sortir son sexe , forma le projet de conserver l'Empire aux Femmes de sa Nation , & de soumettre les hommes au joug qu'ils leur avoient si long-tems fait porter : elle assembla ses plus braves Compagnes , & les pressa vivement de prévenir l'afireuse servitude qui les ménaçoit : elle leur représenta qu'il n'y avoit qu'un coup de vigueur qui pût les en sauver ; qu'il falloit égorger leurs maris , leurs fils , leurs frères , en un mot tous leurs parens de l'autre sexe.

Tant de meurtres n'effrayerent point les Conjurées ; elles exécutèrent ce projet barbare , & formèrent une République séparée des hommes qui se soutint pendant sept ans ; elles massacrèrent tous ceux qui leur tomboient entre les mains dans la guerre , ou qui étoient assez faciles pour se trouver dans des rendez-vous qu'elles leur donnoient sous prétexte d'amour. Ce ne fut que par la ruse que Primissas , Successeur de Libyssa , pût venir à bout de ces Femmes dangereuses ; il les attira dans une embuscade où elles furent toutes taillées en pièces.

Nous ne nous arrêterons pas plus long-tems à prouver un fait qui n'a rien de contraire aux loix de la nature , qui n'est

point sans exemple dans l'histoire, & pour la vérité duquel la plus saine Antiquité dépose presqu'unaniment. Mais en admettant l'existence des Amazones, nous ne prétendons point adopter toutes les fables qu'on a débitées sur leur compte.

Je ne parlerai point des Amazones modernes : quelques Voyageurs ont assuré qu'il y en avoit une Nation en Amérique ; d'autres prétendent que les anciennes Amazones subsistent encore parmi les Rochers escarpés du Caucase. Nous n'avons pas dessein d'examiner si on doit ajouter foi à ces récits & à tant d'autres semblables qui peuvent être ou faux ou exagérés.

Nous n'admettons pas non plus les Amazones Africaines, malgré les détails circonstanciés que Diodore de Sicile nous a laissés sur leurs expéditions. [h] Le seul récit de cet Auteur prouve qu'il a mêlé un tissu de fables avec quelques vérités prises de l'histoire des Amazones de Capadoce. C'est à celles-ci que je me borne : Hérodote, Justin & Plutarque seront mes garans & mes guides.

Il n'est point de Nation dont l'histoire nous ait donné une idée plus avantageuse que celle des Scythes. “ Ces Peuples,

[h] Diod. lib. 3.

„ dit un Ancien , [i] n'ont point de
 „ demeure fixe ; des chariots couverts, où
 „ ils traient leurs femmes & leurs enfans,
 „ les défendent contre les injures de l'air,
 „ & leur fervent de maisons ambulantes.
 „ Justes par tempéramment , & non par
 „ la crainte des loix , ils ont le vol en hor-
 „ reur par-deffus tous les autres crimes ;
 „ ils méprisent l'or & l'argent , que les
 „ autres Nations adorent ; le lait & le
 „ miel font leur feule nourriture , &
 „ leurs troupeaux leurs uniques richesses.
 „ Ils ne connoissent point l'art de filer la
 „ laine & de s'en faire des habits ; les
 „ peaux des bêtes sauvages qu'ils tuent à
 „ la chasse les garantissent du froid qui
 „ est très-rude dans leur climat. C'est
 „ cette frugalité & cette ignorance du
 „ luxe où ils vivent , ajoute cet Auteur,
 „ qui entretient parmi eux l'équité qui
 „ les caractérise , car la soif des richesses
 „ naît bientôt dans le cœur de ceux qui
 „ ont appris à les mettre en usage.

Ainsi la simple nature avoit fait par-
 mi les Scythes ce que la Philosophie
 & les Loix n'ont jamais pû faire parmi
 les Grecs ; & les mœurs de ce peuple
 barbare ont surpassé de bien loin celles
 des nations les plus civilisées , tant il

[i] Just. lib. 2. c. 2.

est vrai que l'ignorance du vice produit quelquefois de plus heureux effets que la connoissance de la vertu.

A des mœurs si douces, si simples, si équitables, les Scythes joignoient une valeur qui ne les distinguoit pas moins avantageusement des autres Nations. Ils rendirent plusieurs fois l'Asie tributaire; mais naturellement peu touchés du desir de faire des conquêtes, ils ne songèrent guères à prendre les armes que lorsqu'il fallut défendre leur païs. Ils tuèrent Cyrus & exterminèrent les troupes que ce Prince avoit menées contre eux: ils repoussèrent Darius qui les attaquoit, & furent enfin une barrière inébranlable contre la puissance des Romains, qui, après avoir porté leurs armes victorieuses jusqu'au fond de l'Orient, se propoisoient d'envahir le reste de l'Univers.

C'est du milieu d'un tel peuple que sortit la Colonie qui forma la République des Amazones: est-il étonnant que des femmes nées au sein des vertus civiles & militaires, des femmes accoutumées à partager les périls, les travaux, & les inclinations de leurs époux, ayent exécuté les grandes choses que l'histoire leur attribue?

La soif des honneurs , non moins dangereuse que celle de l'or , mais plus digne des ames généreuses , trouve souvent un accès facile dans des cœurs que l'avarice auroit révoltés ; les Scythes ne pûrent s'en garantir. Une cabale des Grands de la Nation persécuta deux jeunes Princes de la famille royale , qui succombant sous les efforts de leurs ennemis , furent contraints de s'expatrier. [*k*] Ylinos & Seolopitus , suivis d'une nombreuse jeunesse qui voulut partager leur exil , & s'attacher à leur fortune , cherchèrent une retraite sur les rives du Thermodon , Fleuve de la Capadoce. Cette Colonie s'étant ensuite emparée , les armes à la main , des campagnes de Themiscyre , se fixa dans cette Contrée agréable & fertile. [*l*]

Nous n'avons rien de certain sur l'époque de cet événement. Justin semble le placer au milieu d'une espace de quin-

(*K*) Just. *lib.* 2. *c.* 2.

(*l*) Je ne sçai sur quel fondement l'Auteur moderne de l'histoire des Amazones (2. part. chap. 8.) prétend que les Amazones n'occupèrent les rives du Thermodon qu'après une suite d'exploits qui les en rendit maitresses. Justin dit positivement que ce fut là même que les jeunes Princes Scythes , chassés de leur patrie , firent leur premier établissement : nos Héroïnes habiterent donc cette contrée comme leur patrie , & non à titre de conquête.

ze cens années , pendant lesquelles les Scythes imposèrent selon lui un tribut à l'Asie , dont Ninus l'affranchit , en la faisant passer sous son empire : mais il n'est point de Chronologie qui mette un intervalle de quinze cens ans entre le Déluge & Ninus. N'entreprenons point de concilier les divers systèmes des Auteurs sur un point au fond peu important , envelopé des plus épaisses ténèbres , & dont la discussion nous écarteroit trop de notre sujet.

Ce nouveau peuple inquiet & belliqueux cherchoit à s'aggrandir par le même moyen qu'il avoit employé pour faire son établissement. Il tentoit chaque jour de nouvelles conquêtes , & sa bravoure faisant réussir toutes ses entreprises , il eût formé dans l'espace de quelques années des États considérables des diverses contrées qu'il avoit enlevées à ses différens voisins ; enfin , ceux-ci ligués pour venger leurs pertes communes , résolurent d'employer la ruse contre un ennemi qu'ils désespéroient de vaincre à force ouverte. Ils dressèrent des embûches aux Scythes de Themiscyre , & les ayant accablés par le nombre , ils les massacrèrent , sans qu'il en échapât un seul.

Cet événement tragique sembloit devoir être le dernier soupir d'une Nation d'exilés sans alliance, sans ressource, & réduite à quelques femmes, que leurs ennemis regardoient déjà comme leurs esclaves; mais ces infortunées ne tarderent pas à faire voir combien ces peuples s'abusoient. Le veuvage & l'exil n'ébranlèrent point leur courage; leur premier mouvement fut de prendre les armes, & d'accourir sur la frontière pour défendre leur pays: bien-tôt leurs succès les mirent en état de porter la guerre dans celui de leurs ennemis. Guidées par le desir de la vengeance, elles pénétrèrent jusqu'au sein de leurs États, & quelques conditions qu'on leur proposât, elles ne voulurent point entendre parler de paix. En vain ces peuples effrayés du désespoir de nos Héroïnes, leur offrirent-ils de reparer leur perte par des mariages, qui, en réunissant les deux partis, procureroient une paix solide; elles rejetèrent avec horreur une telle alliance honteuse & criminelle à leurs yeux, & répondirent que le meurtre de leurs époux ne pouvoit être vengé que par la destruction totale de ces Nations ennemies.

Si le désespoir fait quelquefois exé-

cuter de grandes choses , il fait souvent passer les bornes de la raison. Les Amazones irritées contre leurs voisins , étendirent bientôt leur haine sur tous les hommes ; elles résolurent de vivre séparées de ce sexe , qui leur étoit devenu odieux , & de lui déclarer une guerre éternelle. Il restoit encore parmi elles quelques hommes qui ne s'étoient pas trouvés dans l'affaire où leurs compatriotes avoient été massacrés ; elles voulurent s'en débarrasser , craignant sans doute que le bonheur de leurs épouses ne fit de trop vives impressions sur le reste de la Nation , & ne rappellât en elles le goût d'une société vers laquelle la nature leur donnoit une pente secrète , & que le seul désespoir leur faisoit proscrire. Ce projet barbare fut exécuté , & ces nouveaux meurtres servirent à redoubler la rage des Amazones contre leurs ennemis.

Cependant le succès de la guerre commençant à devenir plus douteux , les Amazones revinrent peu-à-peu à elles-mêmes ; elles ne tardèrent pas à reconnoître la bizarrerie du projet qu'elles avoient conçu , & l'impossibilité de son exécution. Leur République s'affoiblissoit tous les jours par la guerre , &

leurs pertes n'étant jamais réparées ; elles voyoient leur Nation prête à s'évanoûir dans peu d'années. Le cri de la nature enfin se fit entendre ; le desir de se perpétuer gravé en traits inéfaçables dans le cœur de tout le genre humain, leur fit prendre des sentimens plus doux ; elles écoutèrent plus favorablement les propositions qu'elles avoient d'abord rejetées ; enfin la paix fut conclue.

Mais les Amazones trop fières pour se soumettre au joug d'un mariage ordinaire, voulurent conserver leur liberté. Elles stipulèrent qu'elles formeroient une Nation séparée , & qu'elles n'admettroient aucun homme parmi elles ; qu'elles auroient des rendez-vous avec leurs voisins dans certains tems de l'année ; qu'elles élèveroient les filles qui proviendroient de ces unions , & qu'elles renvoyeroient les garçons à leurs pères. [m]

Tous les Auteurs ne conviennent pas que les Amazones traitassent leurs enfans mâles aussi humainement : quelques-uns prétendent qu'elles les étouffoient à leur naissance , [n] d'autres écrivent qu'elles se contentoient de leur tordre les jambes , pour les mettre hors d'état

(m) Strab. lib. 11. Quint. Curt. lib. 6. c. 5.

(n) Just. lib. 2. c. 4.

de leur disputer la domination. [o] On raconte à ce propos que les peuples voisins, qui vouloient engager ces femmes guerrières à s'allier avec eux, leur ayant représenté qu'elles trouveroient parmi eux des époux d'une plus belle figure & d'une meilleure constitution, les Amazones répondirent qu'un bel extérieur étoit souvent un mauvais garant des qualités essentielles, & que les hommes contrefaits de leur nation n'en étoient pas moins propres à faire leur bonheur : on ajoute que c'est cette réponse qui a donné lieu au proverbe grec dont nous rapportons la traduction à la marge, & dont nous laissons aux Phisiciens le soin de justifier la justesse. [p]

Quoi qu'il en soit, le traité fut conclu aux conditions que nous avons marquées, & les Amazones jouïrent d'une paix vrai-semblablement assez longue.

Après avoir quitté les armes, elles ne retournèrent point aux ouvrages qui occupent les femmes ordinaires ; [q] elles cultivoient elles-mêmes leurs champs,

[o] Diod. lib. 2. Philostrat. *Heroic.*

[p] *Optimè Claudus venerem exercet.* Ath. L. 3.

[q] Strabo lib. 11. Just. lib. 2. c. 4.

& avoient soin de leurs troupeaux, qui consistoient en chevaux principalement : c'étoit-là leur occupation pendant toute l'année. Au retour du Printems elles se rendoient sur les limites de leur païs, où les hommes des Nations voisines se trouvoient. Là, après avoir sacrifié ensemble aux Dieux, elles s'unissoient chacune avec l'homme qui lui plaisoit le plus ; ces visites duroient pendant deux mois, [r] après quoi chacun retournoit dans sa patrie.

L'éducation que les Amazones donnoient aux filles qui naissoient parmi elles, étoit conforme au genre de vie auquel elles les destinoient ; elles les nourrissoient d'abord avec du lait de jument, & avec la moële des roseaux qui couvroient les rivages du Thermodon & de la Mer. [s] Dès qu'elles étoient un peu plus fortes, on substituoit à ces alimens la chair des bêtes fauves qu'elles tuoient à la chasse, & qu'elles ne faisoient cuire que rarement. Elles étoient instruites de bonne heure à manier les armes & à monter à cheval. La chasse étoit leur unique plaisir ; & afin qu'elles fussent plus propres à

[r] Plutarch. *in Pompeio.*

[s] Philostrat. *Heroic. Neoptolem.*

tirer de l'arc , on leur brûloit la mamelle droite. C'est de cette coutume qu'elles ont eu le nom d'Amazones , d'un mot grec qui signifie sans mamelle : [t] leurs premières fureurs contre l'autre sexe les avoit d'abord fait appeller homicides. [u]

Les premiers siècles de la République des Amazones sont ceux dont nous avons le moins de détails. Nous savons seulement en gros , que ces Femmes guerrières profitant de la foiblesse de l'Empire des Assyriens , qui perdit beaucoup de son lustre après la mort de Ninus & de Sémiramis, soumirent d'abord les Nations les plus voisines , & se répandirent ensuite en Asie & en Europe , où elles firent de grandes conquêtes. Une de leurs Reines appelée *Myrine* se rendit extrêmement célèbre par ses exploits : si nous en croyons Diodore de Sicile , [x] cette Reine conquérante passa en Egypte , où elle fit alliance avec Orus fils d'Isis ; elle défit les Arabes, subjuga la Syrie , & accorda la liberté aux Ciliciens qui s'étoient soumis volontairement. Elle poussa ses conquêtes jusqu'au Mont Taurus , & s'aprocha ensuite

[t] Diod. *Lib.* 3. Just. *Lib.* 2. C. 4.

(u) Herodot. *Lib.* 4.

(x) Diod. *Lib.* 3.

de la Mer , en traversant la Phrygie ; elle s'empara de plusieurs Isles , & fonda Mitilène dans celle de Lesbos. Une tempête l'ayant jettée dans celle de Samothrace qui étoit alors déserte , elle la consacra à la Mere des Dieux , suivant l'ordre qu'elle en avoit eu en songe. Elle bâtit une Ville en Asie à laquelle elle donna son nom. Ephèse , Smirne, Cumes , Paphos & plusieurs autres Cités des plus célèbres reconnoissoient aussi les Amazones pour fondatrices , comme en font foi plusieurs Médailles de ces Villes , où ces Héroïnes sont représentées.

On peut connoître par ces Médailles quels étoient les habits de ces Femmes guerrières & les armes dont elles se servoient. Dans la plûpart de ces Monumens on les voit avec un casque ou une couronne de tours sur la tête , vêtues d'une espèce de cuirasse avec une ceinture & une côte d'armes qui descend jusqu'au genou ; elles ont sur la main droite , tantôt un temple , tantôt une victoire ailée portant une palme & une couronne de laurier ; elles s'appuyent de la gauche sur une hache d'armes à deux tranchans , & portent sur le bras un bouclier en forme de demi-lune ; elles sont chaussées d'un brodequin ordinaire.

Ces habits étoient de peaux de bêtes sauvages , & leur casque en étoit aussi couvert. [y] Elles combattoient encore avec l'épée , & surtout avec l'arc dont elles se servoient avec autant d'adresse que les Scythes & les Parthes , soit qu'elles attaquaient l'ennemi , soit qu'elles combattissent en fuyant. [z]

Pomponius Mela prétend qu'elles combattoient à cheval , & qu'elles n'avoient pour armes qu'un filet qu'elles jettoient à la tête des ennemis , & avec lequel elles les étrangloient. [*] Mais cela est contraire au témoignage de tous les Historiens , & à ce que cet Auteur dit lui-même dans un autre endroit. [a] Au reste , cette façon de combattre , pour le dire en passant , n'étoit point absolument inconnue aux Anciens : les Tyriens se servirent de filets contre les Troupes d'Alexandre dans le siège qu'ils soutinrent contre ce Conquérant. [b] Il y avoit chez les Romains des Gladiateurs appelés *Retiarii* qui avoient pour armes un filet avec lequel ils tâchoient d'embarasser leurs

(y) Quint. Curt. *Lib.* 3. Strab. *Lib.* 11.

(z) Diod. *Lib.* 2. Just. *Lib.* 2. C. 4.

(*) Mela *Lib.* 1. C. 19.

(a) Mela *Lib.* 3. C. 4.

(b) Diod. *Lib.* 17.

leurs Adversaires , & de les renverser. [c]

Marthésie & Lampeto qui régnerent après Myrine, [d] & environ un siècle avant le siège de Troye , soutinrent la gloire que celle-ci avoit acquise à la Nation , & que plusieurs siècles n'avoient point ternie. Pour s'attirer plus de vénération , & donner plus de terreur à leurs armes , elles se dirent filles de Mars. Elles se partageoient les troupes ; l'une gardoit les frontières , tandis que l'autre

(c) Festus.

(d) L'historien moderne des Amazones prétend que Marthésie & Lampeto furent les premières Reines de ce Peuple extraordinaire. Mais il est évident que Myrine regna long-tems avant elles. Diodore de Sicile rapporte que cette illustre Conquérante fit alliance avec Orus fils d'Isis, or ce Prince vivoit environ 700. ans avant le siège de Troye ; cependant on ne sçauroit placer Marthésie & Lampeto plus d'un siècle avant cette même époque. Justin, que l'Auteur cite, ne dit point que ces deux Héroïnes ayent été les deux premières Reines des Amazones ; il dit simplement, après avoir parlé des mœurs de ces Femmes guerrières , qu'elles eurent deux Reines nommées Marthésie & Lampeto , *duæ his Regina fuere, &c.* sans marquer dans quels tems. Mais il est facile de fixer l'époque de leur règne par le récit même de cet Auteur. A Marthésie & Lampeto succédèrent, selon lui, Antiope & Orythie , & à celles-ci succéda Penthesilée qui fut au siège de Troye. On voit qu'il n'y a eu que trois régnes depuis ces deux premières jusqu'au siège de Troye , ce qui ne peut pas faire un siècle tout entier. Au reste Jornandés que notre Auteur a suivi , & qui paroît lui-même avoir suivi Trogue Pompée , s'est trompé le premier sur ce point. Voyez de reb. getic. C. 7.

portoit la guerre au loin ; & afin que la gloire fût égale entre elles , elles se succédoient alternativement dans ces deux emplois. Ces deux Reines étendirent leurs conquêtes en Europe , & soumirent presque toute l'Asie.

Marthésie , à la tête de ses troupes victorieuses , pénétra dans les Contrées les plus sauvages du Nord de l'Asie , & soumit malgré la rigueur du climat & la difficulté des lieux , les peuples retranchés dans les antres du Caucase ; peuples dont la férocité égaloit l'horreur des précipices qu'ils habitoient. [e] Cette Héroïne fière d'avoir subjugué des Nations inconnues au reste de l'univers , voulut laisser un Monument durable de sa gloire dans une Région qui paroissoit impraticable pour tout autre que les Naturels du pays. Elle consacra une Roche d'une énorme grandeur , [f] où les Amazones vinrent depuis régulièrement immoler un cheval toutes les années , & où elles bâtirent dans la suite un Temple au Dieu Mars.

(e) Jornandés *de reb. getic.*

(f) Jornandés prétend que Virgile fait allusion à cette roche dans ce vers du sixième Livre de l'Ænéide :

Quam si dura silex , aut stet Marpesia Cautes.

Mais Servius place ce Rocher Marpésien dans l'isle de Paros , où il y a , dit il , une montagne de ce nom.

Après avoir soumis les peuples les plus barbares, les Amazones portèrent leurs armes contre des Nations plus policées, mais qui ne leur résistèrent pas mieux. Elles se jetèrent dans les Provinces de l'Asie mineure, & sur les côtes de la mer Égée, où la victoire accompagna toujours leurs drapeaux.

Mais Marthésie de retour de ces expéditions ayant renvoyé à Thémiscyre une partie de son armée chargée d'un butin immense, se laissa surprendre par les Nations voisines, qui fondant tout-à-coup sur elle, la taillèrent en pièces avec le reste de ses troupes qu'elle avoit gardées pour contenir le pays conquis. [g] Cet échec ne servit qu'à redoubler l'ardeur guerrière des Amazones. Après la mort de Marthésie, sa fille Orythie monta sur le trône, & Antiope sœur de cette dernière succéda bientôt à Lampeto. C'est sous le règne de ces deux sœurs, que la Nation des Amazones monta à son plus haut degré de gloire. Orythie, fière d'un courage élevé, avec tous les talens d'un Général consommé, ne respiroit que la guerre. Pour s'y appliquer toute entière & sans distraction, elle voulut garder sa virginité. Ce sacrifice étoit d'autant plus

héroïque , que les Amazones ne connoissoient que les douceurs du mariage sans être exposées aux dégoûts que les autres peuples ne rencontrent que trop souvent dans cette union , depuis que l'intérêt en forme le lien le plus ordinaire ; aussi en retira-t'elle une gloire qui égala celle que sa valeur lui avoit acquise.

Le bruit de cette valeur étoit si grand , qu'Euristhée commanda à Hercule comme une chose dont il regardoit l'exécution impossible , de lui apporter les armes de la Reine des Amazones. [*h*] Hercule s'embarqua sur le Pont Euxin suivi de neuf vaisseaux qui portoient l'élite des jeunes Princes de la Grece. La célérité de son expédition en fit tout le succès. Il attaqua les Amazones à l'improviste , & les força de combattre sans leur donner le tems de se reconnoître. Antiope ne soupçonnant point qu'un ennemi aussi redoutable qu'Hercule fût prêt à l'attaquer , n'avoit auprès d'elle que quelques troupes mal disciplinées , tandis qu'Orythie portoit la guerre dans le pays ennemi avec la meilleure partie des forces de la Nation. Elle prit les armes à la hâte , & disputa long-tems la victoire ; mais le combat étoit trop inégal : les

(*h*) Just. *Lib. 2. C. 4.* Diod. *Lib. 4.*

Greco firent un grand carnage de ces Femmes intrépides , & remportèrent une victoire complete. Menalippe & Hypolite , toutes deux sœurs d'Antiope & d'Orythie , furent parmi les Prisonnières.

Après ce mauvais succès , Antiope hors d'état de continuer la guerre , fut contrainte de céder aux conjonctures , & de demander la paix. Elle offrit ses armes à Hercule pour la rançon de Menalippe. Ce héros , qui n'avoit entrepris cette expédition que pour en remporter ce trophée , l'accepta sans balancer , & content de la gloire de ce succès , il s'en retourna auprès d'Euristhée.

Thésée toujours prêt à tenter de nouveaux exploits , & toujours prêt à se livrer à de nouvelles amours , ne pût résister aux charmes d'Hypolite , qui lui étoit tombée en partage ; il refusa de rendre cette Princesse à sa Sœur , qui la réclamait , & voulut l'emmenner en Grece , où il l'épousa. Il en eut un fils qui porta le nom de sa mere , & qui fut célèbre par ses malheurs.

Telle fut , selon Justin , l'expédition des Grecs contre les Amazones. Pauzanias écrit que ces femmes belliqueuses avoient été auparavant domptées par

Bachus, & qu'elles avoient suivi ce Conquérant dans son expédition des Indes.

D'autres ont prétendu que Thésée n'eut point de part dans la guerre d'Hercule, mais qu'il combattit les Amazones en particulier, & depuis ce Héros. [i]

Quoi qu'il en soit, l'enlèvement d'Hypolite, que quelques-uns nomment Antiope, fut la cause de la fameuse guerre que les Amazones porterent dans l'Attique. [k]

Orythie ne fut pas plutôt informée du péril de ses Sœurs, qu'elle vola à leur secours avec toutes ses forces. (l) Elle apprit en arrivant qu'Antiope avoit été battue, & que les Grecs avoient emmené un grand nombre de prisonnières, parmi lesquelles étoit sa Sœur Hypolite, que le Roi des Atheniens avoit enlevée.

Enflammée de colère à cette nouvelle, elle assemble le peuple; elle lui représente avec vivacité, que c'est en vain que toute la côte du Pont Euxin leur

(i) Hellanicus, Pherecides &c. *apud Plutarch. in Theseo.*

(K) Diod. *Lib. 4.*

(l) Just. *Lib 2. C. 4.*

est soumise, & qu'elles ont subjugué l'Asie entière, si elles laissent impunie la témérité des Grecs, de ces ravisseurs qui étoient venus fondre sur elles comme des brigands, & non comme des ennemis généreux : la guerre fut résolue.

Les Amazones avoient à combattre un ennemi fier de la victoire qu'il venoit de remporter sur elles, & dont les Etats étoient fort éloignés : la marche étoit longue & pénible ; il falloit traverser de vastes régions habitées par des peuples belliqueux, qui pouvoient s'opposer à leur passage. Toutes ces considérations les portèrent à chercher des alliés qui pussent faciliter l'exécution de leur projet, & les aider dans cette expédition.

Elles députèrent vers Sagillus Roi des Scythes. Leurs Ambassadrices lui représentèrent que leur Nation étoit Scythe d'origine ; que les premières Amazones ayant été forcées de prendre les armes pour conserver leur liberté après la défaite de leurs époux, elles s'étoient toujours comportées depuis en femmes dignes du peuple dont elles fortoient, & que leur valeur avoit acquis à la Nation des Scythes la gloire particulière d'avoir produit des femmes qui ne

le cedoient point en bravoure aux peuples les plus belliqueux. Elles expliquèrent enfin les motifs de la guerre qu'elles alloient entreprendre, & sûrent si bien intéreffer le Roi des Scythes, qu'il envoya son fils même à leur secours, à la tête d'une nombreuse Cavalerie.

L'armée combinée des Amazones & des Scythes s'avança vers la Grece, sans que les peuples dont elle traversa les États pussent interrompre sa marche. (*m*) Elle combattit contre les Theffaliens, qui voulurent s'opposer à son passage, & vint inonder l'Attique, & poser son camp devant la ville même d'Athènes.

Les deux armées restèrent long-tems en présence, sans en venir aux mains. Thésée qui connoissoit combien l'ennemi auquel il avoit affaire étoit redoutable, n'osoit hazarder une bataille qui devoit décider du sort de ses États. Enfin ayant consulté les Dieux, l'oracle lui ordonna de faire un sacrifice à la peur & d'attaquer l'ennemi; il obéit.

Les Amazones lassées d'attendre une vengeance trop lente à leur gré, acceptèrent le combat, quoique les Scythes

(*m*) Plutarch. in *Theseo*. Diod. Lib. 4.

leurs auxiliaires les eussent abandonnées sur une dissention qui s'étoit émuë entre les deux peuples. Elles se jettèrent avec impétuosité dans Athènes où les ennemis étoient retranchés , & les attaquèrent au milieu de leurs maisons , & jusques sur leurs places publiques. Le combat fut sanglant & opiniâtre ; l'aile gauche des Amazones repoussa d'abord les Athéniens & les poursuivit jusqu'au centre de la Ville ; mais l'aile droite ayant été moins heureuse , la victoire se décida enfin pour les Grecs. Les Amazones furent taillées en pièces ; à peine quelques-unes échapèrent-elles au fer de l'ennemi , & se réfugièrent dans le camp des Scythes , qui fut pour elles une retraite sûre malgré la méfintelligence des deux Nations.

Quoique la victoire des Athéniens eût été complète , Thésée , qui n'ignoroit point combien le désespoir d'un ennemi intrépide est à redouter , fut charmé de trouver les Amazones disposées à la paix. Il faisoit avidement les premières ouvertures qui en furent faites , & le traité fut bientôt conclu , avec cette particularité glorieuse pour nos Héroïnes , que les Vainqueurs leur consacrerent une Fête & des Sacrifi-

ces annuels , que les Athéniens célébroient encore du tems de Plutarque.

Cette irruption des Amazones dans l'Attique , est ce que nous avons de plus certain dans leur histoire. Plutarque entre à ce sujet dans des détails qui ne permettent pas de douter de la vérité des faits qu'il avance. (*n*) On trouve dans la Theffalie , fuivant cet Auteur , les tombeaux des Amazones mortes fans doute en combattant , pour s'ouvrir le paffage de l'Attique ; Mégare , Chéronée , & l'Ifle Eubée avoient de pareils monumens : le lieu où le traité de paix fut conclu entre les Amazones & Théfée porta dans la fuite le nom de *Lieu du ferment*. Platon parle d'une Colonne érigée à la porte d'Athènes en l'honneur de ces Héroïnes. (*o*)

Quelques-uns ont crû que les Amazones avoient fondé l'Aréopage dans cette expédition ; (*p*) mais outre que d'autres foutiennent que ce tribunal étoit plus ancien que Théfée , & qu'il avoit déjà prononcé ces jugemens qui l'ont rendu fi célèbre , lorsque ces femmes guerrières firent leur irruption dans l'At-

(*n*) Plutarch. *in Thefeo*.

(*o*) *in Axioch. & Menex*.

(*p*) Eschil. *in Eumenid. V. 690*.

tique ; outre cette raison , dis-je , le mauvais succès de leur entreprise ne permet pas de croire qu'elles ayent pû faire un tel établissement dans une Ville ennemie qui ne fut jamais en leur pouvoir. On peut d'ailleurs conjecturer que si les Amazones avoient érigé ce tribunal , elles y auroient établi des Juges de leur sexe.

L'échec que les Amazones reçurent dans cette guerre , ébranla fortement leur République déjà considérablement affoiblie par l'expédition d'Hercule. Elle chancela dès-lors & ne se soutint plus que faiblement. Elle se trouva cependant encore en état de faire la guerre aux Phrygiens peu de tems après , (q) mais nous n'avons aucun détail sur cette expédition ; nous savons seulement que Priam étoit dans le parti des Phrygiens. Sans doute qu'il se reconcilia bientôt avec les Amazones , puisqu'elles lui envoyèrent du secours , lorsque les Grecs vinrent mettre le siège devant Troye. (r)

Penthésilée qui avoit succédé à Orythie , y fut elle-même en personne , & combattit avec gloire. Virgile nous la peint à la

(q) Homer. *Iliad.* Lib 3. Philostrat. *Heroïc.* *Nep- tolem.* Diod. Lib. 2.

(r) Virg. Lib. 1. *Æneid.* Just. Lib. 2. C. 4.

tête de ses troupes couverte de ses armes
impatiente du combat. (s)

Mais la bravoure de cette illustre
Reine ne servit qu'à hâter son malheur
& le désastre de sa Nation. Pleine d'ar-
deur, avide de gloire, & brûlant de se
distinguer dans une guerre où les Héros
les plus fameux combattoient de part &
d'autre, elle osa mesurer ses armes avec
Achilles le plus vaillant de tous ; mais
elle trouva la mort dans ce combat, &
ses troupes accablées restèrent toutes
sur le champ de bataille après avoir fait
des prodiges de valeur à côté de leur
Reine.

Après ce dernier malheur, les Ama-
zones dénuées de troupes se trouvèrent
en proie aux armes de leurs voisins. Ceux-
ci les voyant hors d'état de résister, fai-
sirent l'occasion de les accabler, & dé-
truirent enfin une Nation unique dans
son espèce, qui avoit surpassé les exploits

(s) Quintus de Smirne raconte que Penthésilée avoit
tué sa sœur Hipolite à la chasse en croyant tirer sur
une Biche, & qu'agitée des furies pour ce crime invo-
lontaire, elle étoit venue au siège de Troye chercher
dans une mort célèbre, la fin de ses tourmens. Pierre
Petit (Chap. 41.) a cru que Virgile fait allusion à
cette histoire lorsqu'il donne l'épithète de furieuse à
Penthésilée dans ces Vers du premier Livre de l'Ænéide :

„ *Ducit Amazonidum lunatis agmina peltis*
„ *Penthesilea furens mediisque in millibus ardet.*

des Peuples les plus guerriers , & dont les vertus militaires font dignes d'être proposées pour modèle aux siècles les plus reculés.

Si nous voulions adopter ici les fables de Philostrate & de Quintus de Smyrne , [*t*] nous pourrions donner une plus grande étendue à l'histoire des Amazones , & l'illustrer par bien des faits merveilleux , que ces Auteurs nous racontent , & de la vérité desquelles ils semblent avoir persuadé quelques modernes.

Nous pourrions même , sur la foi de

(*t*) Philostrate (*Heroïc. Neptolem.*) raconte que les Amazones ayant appris par des voyageurs qu'Achilles habitoit après sa mort une île située vers les embouchures du Danube , où il avoit un temple , ces Femmes guerrières résolurent de l'aller attaquer ; elles firent une descente dans cette île , conduites par ces Etrangers qui y avoient autrefois abordé. Elles commencèrent leurs hostilités par faire abattre les arbres qui entouroient le temple d'Achilles ; mais ceux qu'elles employèrent à cet ouvrage ne le poussèrent pas bien avant , car leurs propres outils poussés sans doute par le Dieu irrité , les assomèrent sur la place. Les Amazones peu effrayées de ce prodige , se mirent en devoir de forcer le temple ; mais Achilles se présentant devant elles , son regard farouche épouvanta tellement leurs chevaux , qu'elles n'en furent plus les maîtresses. Ils se cabrèrent & jetterent à bas leurs Cavalières ; & après les avoir foulées aux piés & déchirées à belles dents , ils se précipitèrent eux-mêmes dans la mer. Voyés Quint. Smyrn. *Lib. 1.* à l'histoire des Amazones *Chap. 4. Art. 5.*

[u] plusieurs Auteurs graves, prolonger la durée de cette République de femmes guerrières, jusqu'au tems des conquêtes d'Alexandre. Tout le monde ſçait ce que Justin, Diodore, & Quinte Curſe racontent de la viſite que Thaleſtris, Reine des Amazones, rendit à ce Conquérant; mais ce fait eſt ſi bien réfuté par le récit & les réflexions d'Arrien, [x] par les raifonnemens de Strabon, [y] & par ceux de Plutarque, [z] que ceux qui prendront la peine de conſulter ces Auteurs dans les endroits que nous indiquons à la marge, en trouveront la fauſſeté parfaitement démontrée.

Mais en négligeant toutes ces fables, deſtituées de vrai-ſemblance, nous ne pouvons paſſer ſous ſilence l'établifſement d'une Colonie d'Amazones qui a ſubiſté long-tems, après que celles du Thermodon eurent été détruites. C'eſt Herodote qui nous a conſervé l'hiſtoire de cet événement, & c'eſt ſur la foi de cet Hiſtorien que nous allons la rapporter. [*]

(u) Juſt. *Lib. 2. C. 4* Diod. *Lib. 17.* Quint. Curſ. *Lib. 6. C. 5.*

(x) Arrian. *Lib. 7.*

(y) Strab. *Lib. 11.*

(z) Plutarch. *in Alexandro.*

(*) Herodot. *Melp. Lib. 4.*

Lorsqu'Hercule combattit les Amazones, les Grecs firent, comme nous l'avons déjà vu, un grand nombre de prisonnières qu'ils emmenèrent sur leurs vaisseaux. Ces femmes courageuses ne pouvoient supporter l'idée de l'esclavage qui les attendoit en Grece. Le désespoir leur suggéra un projet qu'il pouvoit seul faire réussir. Elles se jettèrent à l'improviste sur leurs Ravisseurs, en firent un grand massacre, & se rendirent maitresses de la plûpart de leurs vaisseaux. [a]

Quoique ce coup de vigueur eût réussi au gré des Amazones, leur sort resta cependant encore fort incertain. Moins accoutumées à manier un gouvernail qu'une épée, elles n'échapoient à la servitude, que pour se voir à la merci des vents & des flots.

Leur courage leur fit braver ces nouveaux périls. Contentes d'avoir brisé leurs fers, la mort ne les épouvantoit point. Enfin le vent les ayant favorisées, elles arrivèrent, malgré leur peu d'expérience dans la navigation, sur les bords des

(a) Herodote rapporte que les Grecs avoient fait embarquer leurs prisonnières sur trois de leurs vaisseaux; ce furent ceux-là sans doute que les Amazones surprirent, les six autres avoient apparemment suivi Hercule & Thésée qui n'avoient pas pris la même route.

Marais Méolides , alors habités par les Scythes libres.

Elles n'eurent pas plutôt pris terre , qu'elles rencontrèrent des troupeaux de chevaux qui païssoient dans la campagne ; elles s'en emparèrent & s'en servirent pour parcourir le pays.

Les Scythes ignorant quels étoient les ennemis qui faisoient des courses sur leurs terres , se rassemblèrent pour les combattre. La première rencontre fut vive & opiniâtrée , & la victoire incertaine. Mais les Scythes ayant reconnu qu'ils avoient affaire à des Femmes , charmés de la bravoure de leurs ennemies , bien loin de songer à les combattre de nouveau, ils résolurent de faire alliance avec elles, & de les donner pour épouses à leurs jeunes gens. Pour cet effet ils formèrent un camp de toute leur jeunesse , & leur donnèrent ordre de s'aller poster le plus près qu'ils pourroient des Amazones , de les imiter dans tout ce qu'ils leur verroient faire , de n'entreprendre rien contre elles , & d'éviter le combat lorsqu'elles viendroient les attaquer.

Les jeunes Scythes exécutèrent ces ordres , & n'oublièrent rien pour faire entendre à leurs braves ennemies que s'ils étoient trop fiers pour se laisser vaincre
dans

dans les combats , du moins ils n'étoient pas assez sauvages pour résister à leurs charmes , si elles vouloient se contenter d'une victoire également douce aux deux partis , & dont les vaincus même pourroient se glorifier.

Dès que les Amazones eurent apperçu le manége des Scythes , les hostilités cessèrent. Elles ne craignirent point de les laisser camper à peu de distance d'elles. Bientôt il y eut des liaisons secrètes entre quelques-unes de ces Héroïnes & quelques Scythes , qui s'étant rencontrés dans la campagne , ne s'étoient point traités en ennemis.

Les deux Nations parloient un langage différent , mais l'amour eut bientôt aplani cette difficulté. L'histoire remarque que les Scythes ne purent jamais venir à bout d'apprendre la langue des Amazones , mais que celles-ci apprirent celle des Scythes avec une extrême facilité ; soit que la nature eût accordé à ces Femmes extraordinaires un génie également propre à tout ; soit que se livrant avec plus d'impétuosité à un penchant qu'elles avoient si long-tems combattu contre le vœu de la nature , la vivacité de leurs transports produisit la rapidité de leurs progrès. Quoiqu'il en

soit , la paix fut conclue , les deux camps se réunirent , & les Amazones acceptèrent les jeunes Scythes pour époux.

Les Amazones étoient trop attachées à leurs mœurs guerrières , pour se plier à celles des femmes ordinaires. Elles craignirent que leur manière de vivre ne s'accordant pas avec les usages reçus parmi les Scythes , il n'en résultât une méintelligence qui pouvoit avoir de fâcheuses suites. Pour parer à ces inconvéniens, elles persuadèrent à leurs époux de passer le Tanaïs , & d'aller habiter la Sarmathie Européene. Là elles vécurent avec eux partageant les fatigues de la guerre, montant à cheval , & combattant avec autant de valeur que les hommes. [b]

C'étoit une loi de cette Nation, qu'aucune Fille ne pût prétendre au mariage qu'après avoir tué trois ennemis. "L'expédition n'étoit pas mauvais pour leur inspirer du courage , dit un Auteur célèbre , [c] on pourra le comparer, si on veut , à la méthode dont on conte que les Majorquins se servoient pour apprendre à leurs enfans à bien tirer ; c'étoit de ne leur donner à déjeuner que ce qu'ils auroient abattu à coup

(b) Plato *de legib. dial. 7.* Mela *Lib. 1.*

(c) Bayle *Nouv. de la Rep. des Lett. Août 1685.* art. 1.

„ de flèches du lieu où on le pendoit.

Un Auteur moderne , que nous avons réfuté dans une autre occasion , [*d*] croyant illustrer l'origine de la Nation Françoisse , prétend que les Francs descendoient des Amazones de Sarmathie , dont nous venons de raconter l'établissement avec les Scythes libres ; mais quelque illustre que fût une telle origine , nous pouvons , à plus juste titre encore , nous glorifier de nos véritables Ayeules. Nous avons prouvé ailleurs que les anciens Germains ont été nos Ancêtres ; [*e*] quoique la valeur fût parmi ces peuples le plus bel ornement des hommes , les vertus pacifiques de leurs femmes attiroient leur vénération.

„ Les Germains , dit Tacite , [*f*] reconnoissent dans leurs femmes quelque chose de divin & une prudence consommée ; ils demandent leurs conseils dans les affaires les plus essentielles , & ne négligent point leurs avis.

Je ne doute point que les Dames Françoises n'adoptent plus volontiers pour ayeules des femmes que des mœurs douces & paisibles ont renduës illustres ,

(*d*) *Legende Antiquit. Franc. Chap. 2.*

(*e*) *Dissertation sur l'origine des Francs.*

(*f*) *Tacit. de Morib. German.*

que des guerrières , qui n'ont acquis de célébrité que par un caractère sauvage & féroce , & si opposé à la douceur du beau sexe de nos climats. Eh ! en effet , les femmes semblent n'avoir été formées par la nature que pour adoucir la rudesse du caractère des hommes , & pour introduire dans la société cette affabilité , cette aménité de mœurs , qui est le plus précieux avantage des peuples policés. On peut dire que cette gloire est particulièrement due aux Dames de notre Nation ; c'est par le doux empire qu'elles exercent sur les François , que ce peuple plein de valeur , & naturellement guerrier , devient un peuple doux , affable , généreux , plein d'honneur & de franchise.



AVERTISSEMENT.

Toutes les Pièces qui ont été luës à la dernière Séance publique de l'Académie n'ayant pû trouver place dans ce Recueil , on met ici la Récapitulation , par laquelle M. VINCENS termina la Séance en qualité de Chancelier.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

RECAPITULATION

OF THE PROCEEDINGS
OF THE BOARD OF TRUSTEES
AT THE ANNUAL MEETING
Held at Chicago, Ill., on
May 15, 1892.

REPORT OF THE PRESIDENT

TO THE BOARD OF TRUSTEES
OF THE UNIVERSITY OF CHICAGO
FOR THE YEAR 1891-92.

REPORT OF THE SECRETARY

FOR THE YEAR 1891-92.

REPORT OF THE TREASURER

FOR THE YEAR 1891-92.

REPORT OF THE COMMISSIONER OF THE LANDS

FOR THE YEAR 1891-92.

REPORT OF THE COMMISSIONER OF THE BUILDINGS

FOR THE YEAR 1891-92.

REPORT OF THE COMMISSIONER OF THE LIBRARY

FOR THE YEAR 1891-92.

RÉCAPITULATION

DES

O U V R A G E S

*Lûs à la Séance publique de l'Académie
Royale de Nismes,*

Tenuë dans la Sale des RR. PP. Jesuites
le 10. de Janvier 1754.

Non bene junctarum discordia semina rerum.

Ovid. Metam. L. 1.

SI l'Histoire des Sciences est une partie de la Littérature des plus épineuses, elle est, en même tems, une des plus utiles & des plus satisfaisantes. Quel plaisir de prendre, pour ainsi dire, un Peuple à son berceau, d'être témoin de ses premiers bégayemens, de développer les causes de ses premières erreurs, de suivre la marche de ses idées confu-

ses dans les commencemens , bientôt obscurcies par la superstition , perçant enfin des ténèbres que de longs préjugés sembloient devoir éterniser , & parcourant d'un vol rapide la carrière des Sciences , déformais éclairée par la plus vive lumière !

Qu'il est satisfaisant pour un Esprit Philosophe de comparer dans cette progression les révolutions des Mœurs avec celles des Sciences & des Arts ! de voir les liens qui unissent ces deux objets dans une Nation ; les influences qu'ils ont l'un sur l'autre ; les obstacles qu'ils s'opposent réciproquement ; & les secours mutuels qu'ils se prêtent : car , Messieurs , l'Histoire de Sciences n'est pas moins l'Histoire du cœur que celle de l'esprit humain.

Mais si cette partie de la Littérature est si digne de notre curiosité , combien devient-elle intéressante lorsqu'elle est particulièrement appliquée à nous faire connoître les premiers Habitans de notre Patrie ! Le Mémoire que M^r. Meynier vient de lire est très-propre à nous donner une idée de la Philosophie de nos Ancêtres ; à nous retracer leur caractère , leur génie , leurs talens.

Les Druïdes connus dans l'Antiquité la plus reculée étoient , parmi les Gaulois , les Sçavans par excellence ; aussi étoit-ce en eux que résidoit principalement l'autorité : Théologiens , Philosophes , Jurisconsultes , Politiques , Médecins , Orateurs , Géomètres , Astrologues , c'étoit eux qui régloient la Religion , qui créaient les Rois , qui gouvernoient l'Etat , qui rendoient la Justice , qui présidoient à l'éducation de la Jeunesse.

Mémoire
sur les
Sciences
des Gau-
lois avant
J. C. lu
par Mr.
Meynier.

Mais la politique de ces Prêtres avarés & ambitieux ne laissa faire aux Sciences que des progrès fort lents. Leur Théologie étoit un assemblage des principes les plus sublimes , & des cérémonies les plus barbares. Leur Médecine n'étoit qu'un amas de ridicules superstitions mêlées à quelque connoissance de la Botanique. Leur Physique se réduisoit aux chimères de l'Astrologie judiciaire , & à la Magie ; science non moins frivole , mais mille fois plus dangereuse. La méthode qu'ils employoient dans l'Éducation de la Jeunesse , consistoit à charger la mémoire d'un nombre immense de vers qui contenoient leurs maximes.

A en juger par les effets extraordi-

naires que la Poësie produisoit sur l'esprit des Gaulois , nous devons présumer que cet art avoit été porté bien loin par les Bardes. Mais comme ces Poëtes se contentoient de réciter leurs ouvrages , sans jamais les écrire , rien n'en est venu jusqu'à nous. Nous savons seulement qu'ils tendoient à inspirer le courage aux soldats ; & qu'ils avoient pour objet la censure des mœurs , & les loüanges des Héros. J'ajoute qu'ils y mêloient quelquefois celles des Grands dont ils aimoient fort à fréquenter la table ; car nos Bardes semblent avoir été des parasites très-affamés , témoin l'aventure d'un de ces Poëtes qui , au désespoir d'être arrivé trop tard à un repas où il avoit été invité , voulut cependant cacher son chagrin , & faire bonne contenance. Il entona d'abord les loüanges de son hôte ; mais il ne put s'empêcher de terminer ses chants par des airs lamentables , où il exprimoit la douleur qu'il ressentoit de n'avoir part qu'aux débris du festin. Ce n'est pas d'aujourd'hui que les Nourissons des Muses n'ont souvent d'autre ressource contre la famine que les loüanges doucereuses qu'ils prodiguent aux favoris de Plutus.

Au milieu de cette barbarie où la politique des Druïdes retenoit les Sciences , Marseille fut fondée , & la lumière se répandit de toute part. L'urbanité & la politesse des Phocéens gagnèrent un Peuple qui sembloit fait pour elles. Les forêts des Druïdes furent désertées & les écoles des Grecs se peuplèrent d'une jeunesse ravie d'avoir secoué le joug d'une discipline tyrannique, dont la méthode , sous prétexte de cultiver la mémoire, ne pouvoit qu'étouffer les talens , ou du moins en ralentir les progrès. Les Habitans de Nîmes bientôt intimement liés avec les Marseillois , furent les premiers à se réjouir à la lumière que les Grecs faisoient luire au milieu des ténébres qui enveloppoient les Gaules.

De tous les Sçavans sortis de l'école de Marseille dont les noms sont parvenus jusqu'à nous , il n'y a guères que Trogue Pompée qui nous soit un peu connu. Cet Écrivain célèbre , cet Hercule de la Littérature , pour m'exprimer avec un Ancien , avoit entrepris & exécuté avec le plus grand succès l'histoire de l'univers. Justin nous en a transmis un abrégé , dont l'élégance nous console en quelque sorte de la perte de l'ouvrage.

Mais les écrits des Anciens nous parlent en mille endroits des succès qui ont rendu les Gaulois célèbres dans les Sciences. Cicéron , Strabon , Justin , Caton , & mille autres , nous apprenent que l'Astronomie , les Mathématiques , l'Éloquence , en un mot toutes les Sciences , & toutes les parties des Belles - Lettres , étoient cultivées dans nos Gaules avec les succès les plus éclatans. On fait que les plus illustres Orateurs de Rome , Cicéron & César , avoient puisé les premiers principes de l'éloquence auprès de Marc Antoine Gnyphon célèbre Rhéteur Gaulois.

Sera-ce , Messieurs , me trop écarter de mon objet , si après avoir rappelé ce que M. M. nous a appris touchant les Sciences des Gaulois , je parle ici en peu de mots de la part que les Femmes de ce Peuple avoient à ces mêmes Sciences ? Cessons de juger incapable des grandes choses , un sexe qui , avec les charmes de la beauté , possède les semences de toutes les vertus & de tous les talens ; & qui y joint des graces & une délicatesse que nous ne sçaurions atteindre ; du moins , s'il nous falloit une preuve du goût de ce sexe pour les Belles-Lettres ,

l'assemblée qui nous environne montreroit bien authentiquement que les Dames Françoises de ce siècle ne le cèdent nullement aux Gauloises à cet égard.

Ce n'est point sans raison que les Germains & les Gaulois avoient une grande vénération pour leurs Femmes ; La Théologie , la Politique , la Jurisprudence , la Philosophie n'avoient rien de trop sublime pour elles ; elles osoient du moins entrer dans la carrière de ces sciences , & il faut bien qu'elles y eussent fait de grands progrès , puisqu'on étoit persuadé parmi ces Peuples, qu'il y avoit en elles quelque chose de surnaturel & de divin.

On leur confioit les affaires de la Religion. Il y avoit des Dieux dont le culte étoit réglé par des Druïdesses, & d'autres dont le ministère étoit commun aux deux sexes.

Elles avoient part au gouvernement de l'Etat. Rien d'important ne se décidait , rien d'essentiel ne s'entreprenoit , selon Tacite , que les Femmes de la Nation ne fussent consultées , & leur avis toujours respecté réunissoit souvent tous les suffrages.

L'administration de la Justice leur

étoit souvent confiée. Lorsqu'Annibal traversa les Gaules, un article du traité qu'il fit avec les Peuples de cette Région, portoit que si un Cartaginois avoit à se plaindre d'un Gaulois, les Femmes Gauloises jugeroient le procès.

Elles observoient les astres & en connoissoient les mouvemens. Il est vrai qu'elles abusoient de cette Science en l'appliquant à la Magie dont elles possédoient à fond le grimoire. Mais la Politique avoit sans doute plus de part à toutes ces superstitions qu'une sotte crédulité. Ces Femmes habiles mettoient à profit l'imbécilité des Peuples, & élevoient sur ce fondement une réputation qui s'étendit jusqu'aux extrémités de la terre. Les Femmes peuvent-elles être insensibles aux attrait de la célébrité ? Les Gens de Lettre seront du moins portés à excuser ce sentiment si naturel à l'espèce humaine, eux qui n'ont guères d'autre objet dans leurs travaux & dans leurs veilles que cette même célébrité.

Eh convenons, Messieurs, que c'est par une prudente économie, que la nature a gravé en eux cet amour propre

qu'on leur reproche tant : il est l'unique source des beautés répandues dans leurs ouvrages : c'est lui qui les perfectionne , qui y met le dernier poli.

Voyez cette mere attentive qui préside à la toilette de sa fille prête à entrer sur la scène du monde : un souris naïf décèle le ravissement qu'elle éprouve ; elle promène ses regards complaisans sur l'idôle qu'elle vient de parer ; à chaque instant , elle retouche à quelqu'un de ses atours , elle lui fait essayer sa démarche , elle lui compose de nouvelles graces : tel un Auteur qui vient d'accoucher d'un nouvel ouvrage , passe & repasse avec complaisance sur chacune de ses parties. Ému de tendresse pour ce nouveau né, il ne peut en détourner ses yeux : seul dans son cabinet , il le lit & le relit à haute voix , & d'un ton qui exprime toute la satisfaction de son ame. Cependant à chaque lecture il corrige , il ajoute , il retranche , & parvient ainsi à ce degré de perfection qu'il n'auroit jamais atteint , si la sage nature n'avoit gravé dans son cœur cette tendresse paternelle. Pourquoi faut-il qu'elle le couvre de ridicule, dès qu'elle vient à être connue ?

Discours
sur les a-
vantages
de l'A-
mour pro-
pre lû par
Mr. Gi-
rard.

Mais que dis-je ? ce n'est pas aux Auteurs seuls que l'amour propre est utile ; ce sentiment est selon M. Girard la source du bonheur des particuliers , & de celui de la société.

En effet , Messieurs , qu'une sage raison régle les mouvemens de cet amour de nous même : écoutons notre véritable intérêt , qu'il fait parler à haute voix ; & toutes nos actions , tous nos jugemens , toutes nos paroles feront épurées. Nous fuirons l'injustice ; nous reprimerons les mouvemens de la colère ; nos maux seront calmés par les charmes de l'espérance ; toutes les causes de nos faux jugemens seront écartées ; la médifance , la raillerie maligne , l'indiscretion , l'imposture , l'indécence , seront bannies de nos discours ; & de cette harmonie établie & entretenue entre nos passions , naîtra une félicité que rien ne fera capable de troubler.

Outre le sentiment d'intérêt qu'inspire l'amour propre , il en produit un de plaisir ; & c'est de celui-ci que résulte , selon M. Girard , le bonheur de la société.

Qu'est-ce en effet qui nous excite
à la

à la gloire ? Qu'est-ce qui reveille notre ambition ? Quelle est la source de l'amitié , des bienfaisances , de l'ordre ? le plaisir.

C'est le plaisir séduisant des honneurs & des distinctions qui conduit le Héros au milieu des périls , & qui lui fait tout sacrifier pour servir son Prince & défendre sa Patrie.

C'est le plaisir de la célébrité qui attache nuit & jour l'homme de lettres au sein de la poussière du cabinet.

C'est le plaisir produit par une convenance d'humeur & de sentimens qui serre les nœuds de l'amitié ; en un mot c'est le plaisir qui anime tous les Hommes dans quelque état qu'ils aient embrassé ; & c'est ainsi que par un effet admirable de l'amour propre , tous les mouvemens que se donnent les particuliers tournent à l'avantage de la société.

Mais ce plaisir , qui est l'unique but des desirs de l'homme , & qu'on pourroit appeller l'ame du monde , qu'il est dangereux d'en offrir des peintures trop vives aux yeux des foibles humains ! Ce sont ces images séduisantes du plaisir , qui ont corrompu la Poësie , selon M. le Marquis de Rochemore.

Cet art consacré d'abord à chanter
les Dieux , & à célébrer les Héros ,
étoit cultivé par les Philosophes même.

Ode sur
l'Abus de
la Poësie
luë par M.
le Marq.
de Roche-
more.

„ Autrefois sa douce harmonie
„ Des mortels étoit le flambeau ,
„ A la terre encore naissante ,
„ Elle annonçoit la main puissante
„ Qui la suspendit dans les airs ,
„ Et les Philosophes austères
„ Voiloient sous ses fables légères
„ Les merveilles de l'Univers.

Mais l'âge d'or de la Poësie ne fut
sans doute pas fort long. Chanter ses
plaisirs est un point essentiel au bonheur
de l'homme ; une félicité obscure feroit
un tourment pour lui : & après tout ,
la Poësie ne doit pas être toujours
austère ou sublime ; elle peut parler
quelquefois le langage du cœur. Pro-
scrire , sans réserve , les Anacréon ,
les La Fare , les Chaulieu , ce feroit
un trait de rigorisme contre lequel le
bon goût & la raison réclameroit de
concert.

L'Amour n'eut pas plutôt pénétré
dans le sanctuaire des Muses , que la
voix mâle de ces chastes Déeses ap-
prit à former des sons plus doux , qui

devinrent insensiblement voluptueux,
& bientôt tout-à-fait lascifs. Dès-lors
l'Helicon fut ouvert à la licence, &
les rivages du Permesse ne répétèrent
plus que des chants dangereux.

„ Les plaisirs, de la nuit profonde,
„ Quittèrent les antres obscurs,
„ Vénus souveraine du monde,
„ Fit entendre ses sons impurs.
„ Les Nymphes de la double cime
„ En gémissant virent le crime
„ Usurper le nom des vertus :
„ Et le Poëte mercénaire
„ Offrir un encens téméraire
„ Devant l'idôle de Plutus.

Mais parce que quelques-uns abusent d'un art utile & agréable, faudra-t'il le proscrire ? Non, Messieurs, contentons-nous de le ramener à son but légitime. Purifions le sanctuaire des Dieux, ce seroit un crime de l'abattre. Que nos chants célèbrent la gloire des Héros ; que nos peintures riantes donnent des graces à la vertu, & de l'expression au sentiment ; réservons surtout nos plus noires couleurs pour les vices, il est plus difficile de les faire haïr, que de faire adorer leur rivale ingennë.

Poëme sur
le Déré-
glement
des
mœurs.

Ce sont là les principes que nos Poëtes doivent toujours avoir devant les yeux. Vous les avez reconnus, Messieurs, dans l'ouvrage de M. le Beau; les charmes de la vertu y contrastent avec la difformité du vice; & les maximes de la plus saine morale y sont parées de toute la pompe & de toute l'énergie du langage des Dieux.

C'est ainsi que les Lettres, en prêtant à l'esprit l'ornement le plus précieux, forment le cœur d'une manière d'autant plus sûre, que c'est par la voye du plaisir qu'elles y introduisent la raison. Combien sont-elles dignes de notre attachement! combien devons-nous être sensibles à l'hommage que viennent leur rendre ici nos concitoyens! Mais sur tout, que ce jour est glorieux pour cette compagnie, consacrée à les cultiver! A peine avons-nous relevé le Temple des Muses, que leurs favoris les plus chers s'empressent de le venir orner. Nous voyons aujourd'hui parmi nous un de ces hommes supérieurs, (*) nés pour protéger les Arts, qui écartant tous les obstacles que les grandeurs sembloient lui opposer, a voulu les

(*) M. de Pompignam Evêque du Puy.

illustrer lui-même par les productions les plus sublimes , & montrer à la République des Lettres un Phénomene auquel nos yeux font dès long-tems accoutumés , il est vrai ; mais qui n'en est pas moins rare dans le cours ordinaire des choses , je veux dire les talens supérieurs cultivés au sein des dignités les plus éminentes.

Pour nous , Messieurs , redoublons notre zèle & nos efforts : que les motifs que M. le Directeur a proposés à notre émulation nous aiguillonnent sans cesse : le rétablissement de cette Académie a reveillé l'amour des Lettres parmi nos concitoyens ; leur concours dans cette solennité en est une preuve bien flâteuse pour nous : nos premiers essais ont mérité des suffrages respectables ; nous avons nous même trouvé un azile glorieux sous les ailes d'un Prélat qui a voulu introduire la reconnoissance dans des cœurs que le respect & l'amour avoient déjà remplis : que de motifs ! que de puissans motifs pour nous soutenir dans nos veilles !

Semonce
de M. de
Caveyrac
Directeur.

Mais quels transports subits ! où suis-je !
quel délire !

Un Dieu s'empare de mes sens ;
 Fils d'Apollon cédez-moi votre lyre ,
 Lui-même en ce moment m'inspire ;
 Il veut qu'à vos concerts je mêle mes
 accens.

Au sein des forêts ténébreuses
 Où le Druïde ambitieux
 Jadis cachoit à nos Ayeux
 Ses Sciences mystérieuses
 Phébus a fait des Arts briller le feu
 sacré :

Et du Temple qu'il édifie
 C'est à vous que ce Dieu confie
 Le Sanctuaire révééré.

Des siècles entassés , je vois déjà fuir
 l'ombre ,
 Jusqu'en la nuit des tems , le jour a
 pénétré :

De l'Antiquité la plus sombre ,
 Je vois le lointain éclairé.

Déjà le Prisme en main j'apperçois
 l'Eloquence

Suivant du cœur les replis tortueux ,
 De chaque passion distinguer la nuance ,
 Et nous tracer du vrai le sentier lumi-
 neux.

Déjà l'aimable Poësie
 Sur mille objets divers exerce ses pin-
 ceaux ,
 Voüée à la vertu , des vices ennemie

Elle peint avec énergie

Le contraste de leurs tableaux.

Elle offre à nos regards la nature embellie ,

Elle honore les Dieux & chante les Héros.

Achève Dieu des vers , viens parmi nous répandre

De ton céleste feu les sublimes transports ,

Un Sage , ami des Arts, seconde nos efforts ;

Et dans l'azile heureux qu'il a daigné lui rendre , [†]

Rivale du laurier, je vois au loin s'étendre ,

La palme que tes mains plantèrent sur ces bords. [*]

[†] Monseigneur l'Evêque de Nîmes a rendu à l'Académie , dont il est protecteur , la Salle de son Palais où elle tenoit autrefois ses Assemblées.

[*] Allusion à la Devise de l'Académie , qui est une Couronne de Palme avec ces mots *ÆMULA LAURI*. Cette Devise fait elle-même allusion à celle de l'Académie Française , qui est une Couronne de Laurier avec ces mots : *A L'IMMORTALITE'*.

FIN.

ERRATA.

Page	ligne	au-dessus	lisez au-dessous
38	5	mondins	mondains
39	6	les remords	le remords
51	9	Affriquains	Africains
64	14	l'ornemeut	l'ornement
—	16	profames	profanes
65	1	viellards	vieillards
99	13	le changement	ce changement
100	5	supporter	supposer
109	16	Palcephatus	Palaphatus
112	5	temperemment	tempérament
—	8	tampéremment	tempérament
114	28	l'enfentement	l'enfancement
115	18	massacrèrent	massacroient
117	6	tempéramment	tempérament
120	27	empuches	embuches
126	22	Egipie	Egypte
130	4	emploits	emplois
141	11	desquelles	desquels
—	34	à l'histoire	& l'histoire
144	1	Méolides	Méotides
156	11	les plus illustres	les deux plus

Recueil des Pièces lües dans l'Academie de Nismes

S.I. 1756

Arch. 138#Beibd.2

urn:nbn:de:bvb:12-bsb10257599-0

VD18 14534096-n01